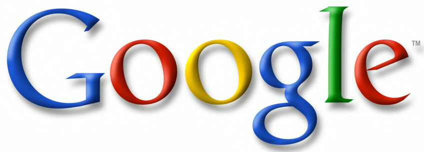
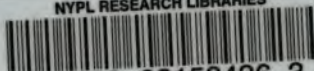
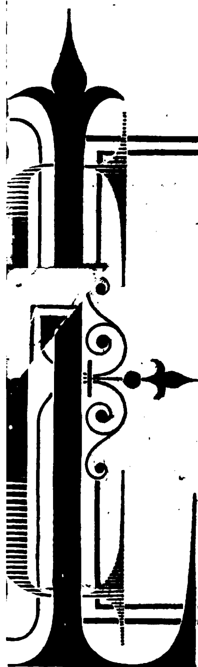



NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 08158436 3





L'ARMÉNIE

ET

LES ARMÉNIENS

PAR

J.-A. GATTEYRIAS





LÉOPOLD CERF, ÉDITEUR



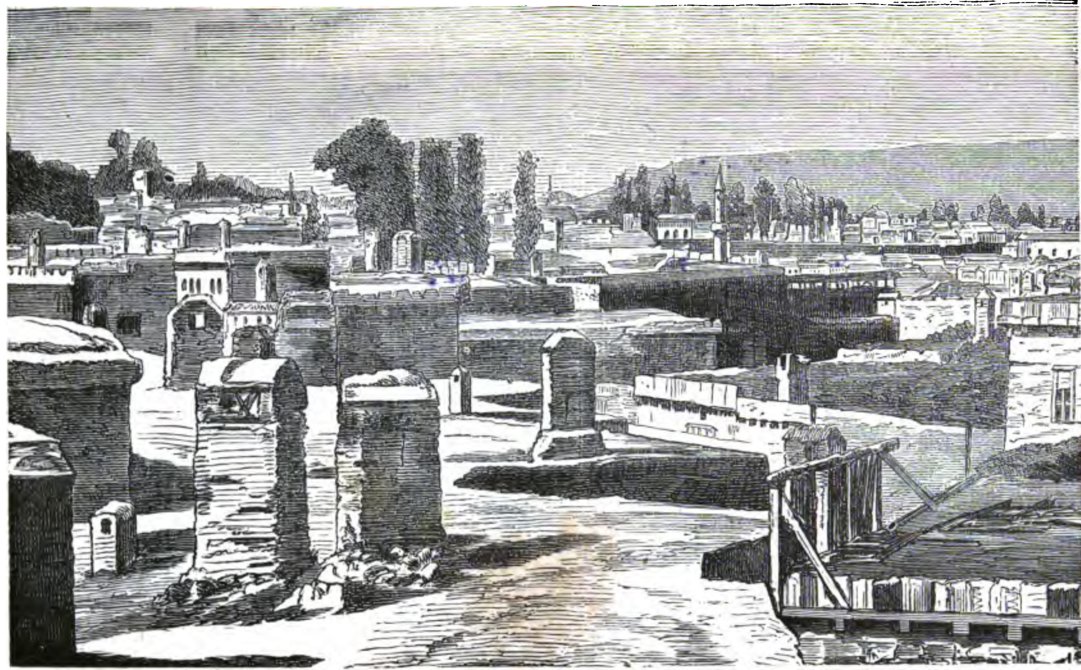
H
16

L'ARMÉNIE

ET LES ARMÉNIENS

VERSAILLES
CERF ET FILS, IMPRIMEURS
59, RUE DUPLESSIS, 59





Les terrasses d'Erzeroum.

L'ARMÉNIE

ET

LES ARMÉNIENS

PAR

J.-A. GATTEYRIAS

Élève diplômé de l'École des langues orientales

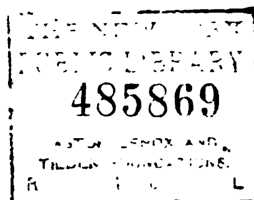


PARIS

LIBRAIRIE LÉOPOLD CERF

13, RUE DE MÉDICIS, 13

1882



INTRODUCTION

Les Arméniens font partie de la famille des peuples Indo-Européens, dont les ancêtres descendus du plateau du Pamir se fixèrent ensuite dans les plaines de l'Asie centrale où ils séjournèrent jusqu'à ce que l'augmentation toujours croissante de la population obligeât les tribus à aller chercher d'autres demeures. Les premières migrations se dirigèrent vers le sud et occupèrent la vallée du Sind et le plateau de l'Iran et donnèrent ainsi naissance aux Indous et aux Persans. Plus tard quand le reste de la population dut s'éloigner à son tour, il ne lui restait plus d'ouverte que la route de l'ouest et là elle vint se heurter contre les massifs montagneux du Caucase qui lui barrait le passage. Les uns prirent la route du nord et devinrent plus tard les Scandinaves, les Slaves et les Lithuaniens, tandis que les tribus d'où sortirent plus tard les Grecs, les Romains, les Celtes et les Germains, franchissaient les montagnes de l'Asie-Mineure ou côtoyaient les rives de la mer Noire. Les Arméniens suivirent la même route que ces derniers, mais ils n'allèrent pas au delà du Tigre et de l'Euphrate et s'établirent dans les contrées montagneuses où ces deux fleuves prennent leurs sources, tandis que les

Lyciens et les Phrygiens qui les précédaient se fixaient dans l'Asie-Mineure.

Les tribus arméniennes parvinrent à se constituer insensiblement en corps de nation, mais la position même de leur pays situé au pied du Caucase, à l'endroit même où ont passé toutes les invasions venues d'Asie en Europe, ne tarda pas à amener leur ruine, et aujourd'hui l'Arménie, divisée entre trois grands états, la Russie, la Perse et la Turquie, a cessé d'exister comme nation indépendante depuis plusieurs siècles.

La partie de l'Arménie comprise dans l'empire ottoman a été diminuée après la guerre de 1878 de tout le territoire de Kars qui a fait retour à la Russie, mais elle n'en reste pas moins la plus considérable puisqu'elle compte à elle seule plus de quatre millions et demi d'Arméniens, parmi lesquels il faut compter ceux de Constantinople au nombre de deux cent mille environ.

Depuis le 17 mars 1863 la Sublime Porte a ratifié par un firman la constitution intérieure que s'était donnée les Arméniens de Constantinople, le 24 mai 1860, et cette constitution a été appliquée à tous les Arméniens de l'empire. Un suprême conseil nommé à l'élection par tous les membres de la communauté arménienne désigne à son tour le Patriarche qui représente la nation auprès de la Sublime Porte.

Depuis cette époque l'instruction publique a fait de rapides progrès, et des écoles arméniennes ont été ouvertes à peu près partout. La presse a pris aussi un essor rapide et à côté des journaux proprement dits il s'est fondé un certain nombre de revues périodiques et littéraires.

Les Arméniens de Tiflis n'ont pas tardé à suivre le mouvement commencé à Constantinople, et aujourd'hui cette ville compte plusieurs journaux quotidiens et une revue arménienne, les *Essais nationaux et littéraires*. Partout d'ailleurs où s'établit une colonie d'Arméniens, il se fonde immédiatement un journal, et c'est ainsi que, pour faire un dénombrement général des journaux arméniens, il faudrait énumérer ceux qui paraissent en Russie, en Autriche, en Italie, en Egypte, en Perse et aux Indes Britanniques.

La colonie persane est de toutes la moins importante, elle ne comprend guère que Tauris, et un faubourg d'Ispahan, Djulfa, où Chah Abbas transporta les habitants de la ville de Djulfa en Arménie, qui est aujourd'hui abandonnée.

Le catholicos qui donne l'investiture à tous les patriarches réside à Etchmiadzine, sur le territoire russe, et sa situation lui donne une certaine indépendance vis-à-vis du gouvernement de Saint-Pétersbourg qui ménage son influence pour s'en servir au besoin.

Après le traité de Berlin, les Arméniens avaient espéré des réformes qui leur avaient été promises ; mais, loin de rien obtenir, ils ont été, au contraire, pillés de nouveau par les hordes Kurdes, sans que le gouvernement turc leur ait en rien porté secours. Ils ne cessent cependant pas de réclamer la réalisation des réformes annoncées, mais tout fait prévoir que le gouvernement ottoman ne se résoudra pas de longtemps à les appliquer.

Paris, ce 10 avril 1882.

CHAPITRE I[1]

Origine des Arméniens et configuration de leur pays. — Influence profonde de la constitution physique de cette contrée sur la vie sociale et politique de ses habitants. — Les premières populations de l'Arménie et l'établissement des Arméno-Aryens. — L'histoire et la légende. — Alexandre.

Prise dans son ensemble, l'Arménie se présente, suivant la définition du célèbre géographe allemand Karl Ritter, comme une *île-montagne*. C'est un énorme massif montagneux de mille à deux mille cinq cents mètres de hauteur moyenne, dont les assises surgissent par degrés des plaines de la Babylonie et de la Perse, et qui s'élèvent brusquement et sans transition aucune au-dessus des rives de la

[1] Pour conserver à ce volume son caractère de vulgarisation, et donner en même temps au lecteur un moyen de contrôle, je me suis abstenu de traduire moi-même les passages des auteurs arméniens qui sont cités dans le cours de l'ouvrage, et j'ai eu recours à la *Collection des historiens de l'Arménie*, traduits en français par Langlois. Paris, Didot, 1869, 2 vol. in-8°. Je n'ai fait d'exception que pour l'exposé de la religion mazdéenne qui nous a été transmis par Eznig et je crois avoir rendu plus fidèlement le texte que les traducteurs qui m'ont précédé. Enfin, l'épisode du massacre des satrapes arméniens par les Arabes a été emprunté à ma traduction du martyre de Saint-Vahan de Koghten, *Journal asiatique*, août-septembre 1880, p. 182, et tirage à part, Imprimerie nationale, p. 8 à 13.

mer Noire et des plaines basses de la Caspienne. D'énormes chaînes de montagnes détachées du Taurus ou du Caucase traversent en tous sens cet immense espace et forment à leur tour autant de nouveaux massifs, d'où s'élancent des pics d'une hauteur énorme comme le *Masis* ou *Ararat* qui atteint 5,800 mètres.

Le sol est souvent ébranlé par de violentes secousses et par les éruptions des volcans encore en activité. Partout on rencontre la lave et des cratères éteints avec des sources thermales et des lacs dont les plus considérables sont ceux de Van, d'Ourmiah et de Kegham ou de Sévan. La présence du feu souterrain se manifeste encore par les puits d'où jaillissent à flots l'eau chaude et la boue, et d'où s'écoulent des torrents de naphte en fusion.

Cette constitution du sol a donné à l'Arménie une physionomie particulière, et à toutes les époques elle a eu une grande influence sur le développement social et économique de ce pays et sur son rôle politique.

Non seulement les bassins des différents fleuves qui arrosent la contrée ne peuvent communiquer que très difficilement entre eux, mais les plaines fertiles qui se trouvent sur les hauts plateaux sont placées à des hauteurs tellement variables que toutes les conditions ordinaires de la vie animale se trouvent modifiées par suite des différences extrêmes de la température. Ainsi à Diarbékir et dans la plaine qui l'environne, les melons d'eau et les plantes de la Chaldée poussent à merveille, tandis qu'Erzeroum reste enseveli sous la neige six mois chaque année. D'ailleurs dans toute la Haute-Arménie, ainsi dénommée de son altitude, les chaleurs qui succèdent à des froids exces-

sivement rigoureux sont tellement fortes pendant quelques semaines, que les plantes et les céréales d'Europe peuvent prospérer à une altitude bien supérieure à celle où elles croissent dans nos contrées.

Quand les premières tribus aryennes venues du plateau du Pamir, se furent établies les unes au sud dans la vallée du Sind, les autres plus au nord sur le plateau de l'Iran, le flot de l'émigration ne trouva plus que la route de l'ouest, et les nouveaux arrivants durent se répandre en Europe. Dès leurs premiers pas ils vinrent se heurter contre la chaîne du Caucase, qu'ils tournèrent en se jetant dans les plaines du nord, et en se frayant un passage vers le sud, du côté de l'Asie-Mineure, ou bien en côtoyant les rivages de la mer Noire.

Les plaines et les vallées que laissent entre eux les groupes montagneux formés par les rameaux et les contreforts, que projettent en se réunissant le Caucase et le Taurus, furent occupées par quelques-unes des tribus émigrantes, et ce sont elles qui ont donné naissance aux Arméniens.

Au moment où les Arméno-Aryens envahirent ces contrées, ils se trouvèrent en présence de plusieurs peuples d'origines diverses qui leur disputèrent le passage et leur refusèrent un territoire pour s'établir. Du côté du Tigre et de l'Euphrate c'étaient des peuples de langue et de race sémitiques, venus par la Mésopotamie arménienne, tandis que du côté du lac de Van et des plaines de l'Ararat se trouvaient des peuples peut-être autochtones, mais dans tous les cas établis là depuis longtemps, dont les Géorgiens sont les représentants actuels et peut-être aussi les Kurdes.

Il est probable que les premiers établissements durent se faire vers le cours moyen du Tigre et de l'Euphrate, parmi les peuplades sémites naturellement moins belliqueuses que celles qui se trouvaient dans les plaines de l'Araxe. Plus tard les Arméniens s'établirent dans la plaine de l'Ararat, comme le souvenir s'en est conservé dans la légende nationale, mais pendant longtemps ils ne purent faire de ce côté aucun progrès ; et ce n'est qu'à la suite des grandes invasions du moyen-âge que les Géorgiens se sont retirés derrière l'Araxe, et que les gens de l'Oudi ont disparu comme les Albanais ou Aghovans.

Du côté des Sémites, la conquête paraît s'être faite sans grands efforts, et ce fut plutôt une fusion qui eut lieu entre les peuples conquis et les tribus envahissantes, comme le prouve le fait d'avoir soudé la légende nationale sémite à la tradition des conquérants. C'est ainsi que Haïq, considéré comme le père des Arméno-Aryens, et l'éponyme de leur race, se trouva devenir le fondateur et le chef de la première dynastie arménienne, celle des Haïciens, tandis qu'on plaçait parmi ses successeurs des rois à nom sémite, comme Aram, Armaïs, Arménag. Les Sémites adoptèrent promptement la langue et les coutumes des Aryens, mais il n'en fut plus de même quand il s'agit des peuples du Caucase, et même sous la domination des Arméniens, ils durent conserver longtemps une certaine indépendance, pendant que l'assimilation se produisait des deux côtés à la fois, comme le prouve un simple examen de l'arménien qui a son vocabulaire pénétré par un grand nombre de mots géorgiens, et dont certaines particularités grammaticales ne peuvent s'expliquer sans la connaissance du géorgien.

Le nom national par lequel les Arméniens se désignaient eux-mêmes et se désignent encore aujourd'hui, est celui de Haïq, au singulier Haï. En ajoutant à ce mot le mot *dan, demeure, pays,* ils en ont fait *Haïasdan :* le pays des Haïq, l'Arménie. Le nom d'Arménie provient du mot sémite *Aram,* pays élevé, et avait été donné par les peuples venus de la Mésopotamie. Plus tard quand les Arméniens se laissèrent aller à adopter le christianisme, les légendes bizarres de la Bible leur apparurent comme autant de vérités, et alors ils adoptèrent le nom de nation d'Askenez ou de Thorgom, en souvenir de deux prétendus patriarches, qui, à ce que raconte la Bible, étaient fils de Thiras, sixième fils de Japhet. Ces appellations sont encore usitées couramment aujourd'hui.

Une fois installée dans les différentes vallées de l'Arménie, chaque tribu se développa indépendamment des autres, et continua à vivre de sa vie propre. Quelques-unes devinrent même assez puissantes, ou se groupèrent en confédérations, et c'est dans cet état que les Assyriens les trouvèrent lorsqu'ils envahirent pour la première fois le pays de Naïri vers les sources du Tigre et de l'Euphrate sous la première dynastie assyrienne, 1130 avant Jésus-Christ.

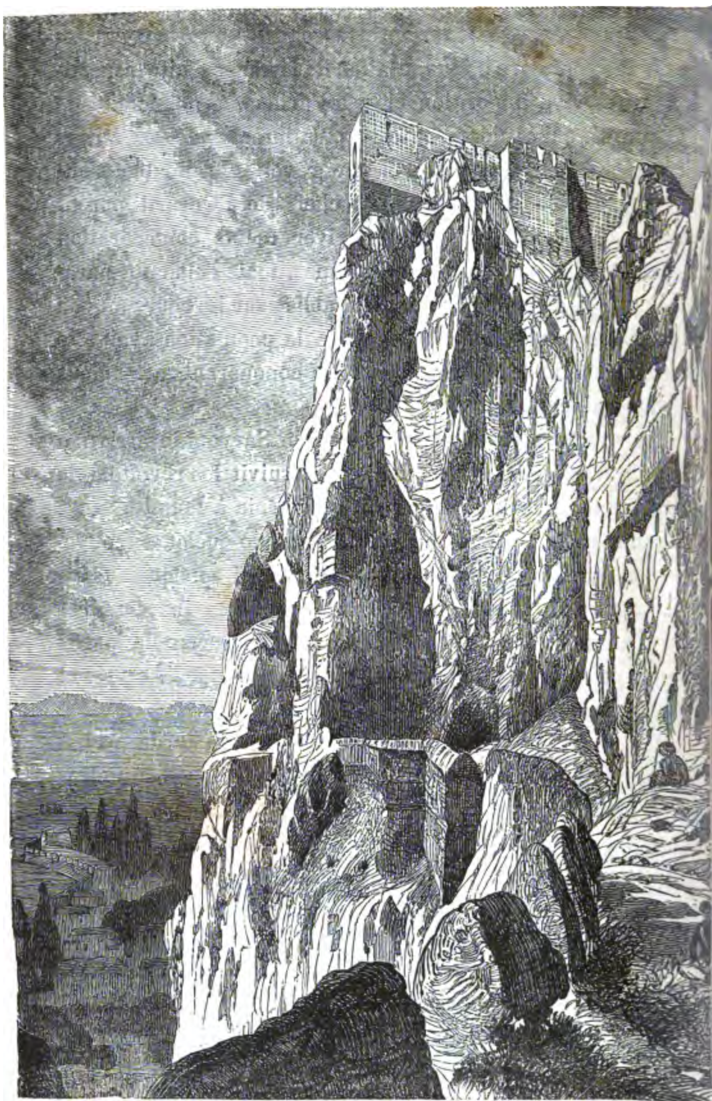
Avec la deuxième dynastie assyrienne la guerre de conquête continua plus sérieusement, et les gens de l'Ourarti ou Ararat subirent plusieurs défaites. Après dix ou douze campagnes l'Arménie était soumise en 782-780 avant J.-C., et pendant quarante ans les Assyriens restèrent les maîtres incontestés de toute la vallée du haut Tigre où ils essayèrent d'implanter leur civilisation.

Cette tentative d'implantation de la race sémite rencontra une vive opposition chez les tribus arméniennes de l'Ourarti, qui avaient conservé plus intacts que les autres l'esprit et le sang aryens, et une révolte formidable s'ensuivit. Pendant un moment les chefs de l'Ourarti purent croire qu'il serait possible d'arriver à une confédération de toutes les peuplades arméniennes, mais l'élan fut paralysé par la défection des tribus établies sur le cours moyen du Tigre, où l'élément aryen de la population avait été fortement modifié par la fusion des conquérants arméniens et des vaincus sémites.

Le soulèvement fut vite comprimé. Saryoukin arriva à la tête d'une armée formidable, poursuivit les révoltés de montagne en montagne, et mit l'Arménie à feu et à sang. Depuis cette époque il n'y eut plus que quelques mouvements partiels, bien vite comprimés, et si quelques chefs de bande purent continuer dans les retraites inaccessibles du Taurus et des montagnes du nord une guerre de partisans, le pays n'en resta pas moins soumis à l'Assyrie et partagea toutes ses destinées.

Le souvenir de tous ces événements ne tarda pas à s'obscurcir complètement, et il se créa une légende nationale encore populaire en Arménie, et que le christianisme accepta en la rattachant aux croyances erronées de la tradition biblique. Un certain Belus, ou Nemrod, après s'être emparé, à Babylone, du pouvoir suprême, avait soumis à son autorité tous les rois autrefois indépendants.

Un seul, Haïq, osa lui résister et s'enfuit dans la plaine de l'Ararat, où il rencontra quelques hommes qui s'y étaient déjà établis et qui reconnurent son autorité. Il



Les rochers de Van.

avait déjà fondé plusieurs établissements quand Belus se décida à marcher contre lui pour le punir de sa rébellion. Les deux rois se rencontrèrent dans la vallée qui porte encore le nom d'Haïots-tsor, plaine des Arméniens, et déjà Belus aurait écrasé infailliblement la petite troupe d'Haïq, si celui-ci ne l'avait prévenu en le frappant en pleine poitrine d'une flèche qui le traversa de part en part. Epouvantés, les Assyriens prirent la fuite et Haïq et ses compagnons restèrent maîtres du champ de bataille, et emportèrent avec eux le corps de Belus qui était peint de diverses couleurs.

Ses successeurs firent de nombreux établissements sur différents points de l'Arménie jusqu'à l'avénement d'Aram, contemporain de Ninus qui le reconnut comme roi et comme son second. La renommée des exploits d'Aram s'étendit au loin, et à sa mort son fils Ara obtint de Ninus les mêmes faveurs que celui-ci avait accordées à son père.

Ara était d'une beauté remarquable, ce qui lui valut l'amour de Sémiramis qui lui envoya des messagers, porteurs de riches présents en lui demandant de devenir son époux. Ara refusa et Sémiramis, ayant réuni son armée, partit pour l'Arménie afin de le contraindre par les armes. Au moment d'engager le combat elle recommanda à ses généraux d'épargner la vie d'Ara, mais celui-ci tomba frappé dans la mêlée, et son armée fut mise en fuite. Pour s'attirer les bonnes dispositions des Arméniens, Sémiramis prétendit ensuite que ses dieux avait ressuscité Ara en léchant ses plaies ; et à la place d'Ara elle fit paraître un de ses officiers revêtu des insignes du roi arménien.

Au retour de cette expédition, Sémiramis traversa la

belle plaine de l'Ararat pour se rendre à Van dont elle admira le site, et où elle résolut de construire une résidence royale. Le lac fut endigué par une chaussée d'une hauteur et d'une étendue considérable et formée par d'énormes blocs de granit reliés entre eux avec du sable et de la chaux. Puis on construisit la ville qui fut entourée d'une enceinte fortifiée avec des portes d'airain. Quant au palais, ce fut un véritable lieu de plaisance dont les jardins ne le cédaient en rien aux fameux jardins suspendus de Babylone. Sémiramis fit de Van sa résidence d'été et ce fut là que la mort vint la trouver, après la révolte du prêtre Zoroastre qui lui enleva son empire et la vie.

De nos jours l'imagination populaire voit encore le château de Sémiramis dans les ruines qui couronnent les rochers de Van, dont la face polie conserve profondément gravées dans la pierre de longues inscriptions en caractères cunéiformes. Ces inscriptions qui ont été lues, mais qu'on n'a pas encore pu expliquer, ne sont pas en arménien et on ignore jusqu'au nom de la langue dans laquelle elles sont écrites. Peut-être faudrait-il y voir des restes de la langue des Aghovanik, ou bien de quelque dialecte arménien ou géorgien et ayant encore des représentants dans les idiomes actuellement en usage dans les gorges du Taurus.

La dynastie nationale arménienne continua à régner comme vassale de l'Assyrie jusqu'aux jours où un de ses rois, s'étant réuni au mède Arbacès pour renverser Sardanapale, reçut en récompense la couronne d'Arménie. Plus tard, un de ses successeurs, du nom de Tigrane, fit alliance avec Cyrus pour renverser Astyage, et voici, à ce sujet, le

récit des historiens arméniens, qui diffère entièrement de celui des annalistes grecs.

Une nuit, Astyage vit en songe une énorme montagne couverte au sommet de glaces et de frimas, et qui était située dans le pays des Haïq. Sur la cime la plus haute était assise une femme d'une beauté merveilleuse, revêtue de la pourpre royale et enveloppée d'un voile bleu. Elle était dans les douleurs de l'enfantement et donna naissance à trois héros dont le premier, monté sur un lion, s'élança vers l'occident ; le second, sur un léopard, disparut vers le nord, et le troisième, sur un dragon énorme, s'abattit sur l'empire mède.

Au milieu de ses visions confuses, il sembla à Astyage qu'il se trouvait sur la terrasse de son palais, offrant à ses dieux des sacrifices et de l'encens, quand tout à coup le héros monté sur le dragon aux ailes d'aigle vint fondre sur lui. Le combat s'engagea et dura longtemps ; enfin Astyage succomba.

Pour prévenir la ruine qui le menaçait d'une façon si évidente, Astyage n'imagina rien de mieux que de demander à Tigrane la main de sa sœur. Il espérait, par son intermédiaire, arriver à connaître tous les projets de Tigrane, et même lui tendre des pièges dans son propre pays.

La première partie de ce projet réussit pleinement, et Tigrane s'empressa de lui accorder sa sœur ; mais, dès qu'Astyage eut fait quelques ouvertures à sa nouvelle épouse, celle-ci fit prévenir en secret son frère Tigrane qui marcha avec une armée vers le pays des Mèdes. Après une lutte de cinq mois, les deux rois se rencontrèrent dans

un combat, et Tigrane confirma la prophétie en perçant Astyage de sa lance.

Tigrane délivra sa sœur et emmena avec lui la famille d'Astyage et tous les captifs qu'il installa dans différents bourgs de l'Ararat et de la plaine de l'Araxe.

Vahakn, le fils et le successeur de Tigrane, appartient, comme lui, à la légende nationale, et c'est à lui que les bardes de la province de Daron appliquèrent ces vers qui semblent plutôt les restes d'une cosmogonie primitive :

Le ciel et la terre étaient dans l'enfantement ;
La mer aux reflets de pourpre était aussi en travail.
Dans la mer naquit un petit roseau vermeil ;
Du tube de ce roseau sortait de la fumée,
Du tube de ce roseau jaillissait de la flamme ;
De cette flamme s'élançait un jeune enfant.
Ce jeune enfant avait une chevelure de feu ;
Il avait une barbe de flamme,
Et ses petits yeux étaient deux soleils.

Rien n'égalait, à ce que racontaient les légendes, la force et le courage de Vahakn, dont les exploits égalaient ceux d'Hercule. On prétend même qu'il fut mis au rang des dieux et que les Géorgiens lui élevèrent une statue.

Ses successeurs n'eurent pas d'aussi brillantes destinées ni une légende aussi glorieuse : c'est que, sans doute, ils étaient trop près de la période historique et que leur souvenir n'avait pas assez disparu pour qu'on pût les transformer en héros combattant des dragons ou des géants. Le dernier des Haïciens, Vahé, périt en combattant Alexandre, roi de Macédoine, et à partir de ce moment les annalistes arméniens ne s'appuient plus sur la légende.

Il y a loin des quelques faits si simples de l'histoire à ceux de la tradition merveilleuse dont on vient de voir les légendes. Sans doute les bardes qui célébraient, en s'accompagnant sur le *pampirn,* la gloire de leurs héros, obéissaient à un sentiment d'orgueil national en attribuant des prodiges de valeur à des rois inconnus ou imaginaires qui effacèrent le souvenir des chefs qui avaient véritablement existé. Quant à la légendaire Sémiramis, dont le nom ne se retrouve dans aucun texte cunéiforme, elle fut, en Arménie comme partout ailleurs, le symbole de l'Assyrie, et c'est à elle qu'on rapporta les travaux immenses accomplis par plusieurs générations de rois. Les légendes qui ont trait à Astyage se rapportent sans doute à une époque où les deux peuples étaient en contact ou en guerre, et elles offrent parfois de nombreux traits de ressemblance avec les légendes du Schah Nameh, la grande épopée persane.

Comparées entre elles, ces légendes jetteraient un jour tout nouveau sur la mythologie et la religion primitive des nations qui peuplèrent de bonne heure les montagnes de la Perse et de l'Asie-Mineure ; mais, dans leur état actuel, elles suffisent encore pour nous montrer à quel point les Arméniens ont porté l'esprit de race et d'indépendance nationale.

CHAPITRE II

Les Séleucides. — L'empire parthe et Valarsace. — L'Arménie indépendante et les guerres contre les Romains. — Abgar, roi d'Édesse, et Jésus. — Ardaschès. — État barbare de l'Arménie quand la chute de l'empire parthe vient séparer ses destinées de celles de la Perse.

Après la mort d'Alexandre le Grand, l'Arménie tomba en partage aux Séleucides de Syrie, et, jusqu'à l'avènement des Arsacides parthes, elle resta entre leurs mains, mais sans que leur pouvoir y fût jamais bien établi, car plusieurs chefs arrivèrent, par suite de l'éloignement, à une sorte d'indépendance. Cette situation se prolongea jusqu'au moment où les Arsacides, fondateurs de l'empire parthe, dominèrent sur toute l'Asie pendant plusieurs siècles après avoir renversé les royaumes que s'étaient taillés en Asie les généraux d'Alexandre.

« Soixante ans après la mort d'Alexandre, le brave Arsace régna sur les Parthes dans la ville appelée Pahl-Aravadin au pays des Kouschans. Il fait une guerre épouvantable, s'empare de l'Orient tout entier et chasse de Babylone les Macédoniens. »

Dans ces quelques lignes, Moïse de Khorène, le plus grand des historiens de l'Arménie, nous retrace tous les commen-

cements de l'empire parthe dont les fondateurs originaires de Balkh n'avaient eu à leurs débuts que cette ville pour royaume. Peu à peu ils accrurent leur territoire et bientôt leur puissance devint telle qu'ils purent mettre un terme à l'extension des Romains en Asie. Arsace ou Arschag fut le premier roi de cette dynastie parthique qui prit le nom d'Arschagouni ou d'Arsacide, et pendant les trente et un ans de règne d'Arsace, les Parthes s'emparèrent de la Perse et de la Babylonie et chassèrent d'Asie les Grecs qui y étaient venus à la suite des armées macédoniennes. Sous le règne d'Ardaschès, qui dura vingt-six ans, les progrès des Parthes furent peu sensibles, mais il n'en est plus de même quand on arrive à Arschag le Grand qui augmenta encore les conquêtes de son aïeul et organisa entièrement l'administration du nouvel empire.

Il eut d'abord à soutenir une guerre contre le roi de Syrie, Démétrius, puis contre son fils Antigone qui vint l'attaquer à Babylone. Battu et fait prisonnier par Arsace, Antigone fut conduit, chargé de fers, en Parthie, et c'est de là que lui vient son surnom de *Siderités*. Son frère, Antiochus, averti de la marche en avant d'Arsace, vint occuper la Syrie; mais, contraint de livrer bataille dans un défilé, il périt avec toute son armée.

L'immense étendue de pays et de contrées, qui était alors comprise sous la domination parthe, obligeait Arsace à créer une administration forte et hiérarchiquement organisée s'il voulait conserver son empire dans toute son intégrité. Il adopta simplement l'organisation administrative des grands empires qui l'avaient précédé, mais il eut soin de placer dans les différentes régions de l'Asie antérieure

un roi de la famille arsacide, de telle sorte qu'elles fussent, dans la personne de leur représentant, liées de parenté avec les rois de Perse. Si cette dépendance des rois arsacides vis-à-vis du roi de Perse ne se manifestait pas d'une façon bien absolue en temps de paix, on vit bien qu'elle était réelle pendant la guerre ou quand un roi d'une dynastie quelconque fut menacé sérieusement. La hiérarchie de la famille royale comprenait d'abord le roi de Perse qui prenait le titre de *Roi des Rois*. A cette branche appartenait en propre le nom générique de Bahlav qu'elle s'était réservé comme étant celui qui représentait le mieux la vieille famille originaire de Balkh. Le roi d'Arménie portait dans l'empire le titre de *second*. Une troisième branche régnait dans le pays des Kouschans et des Thétals (Bactriane, Caboul), une quatrième en Aghovanie, la cinquième en Géorgie et la sixième au nord du Caucase, sur les Massagètes et les Lphins.

Dans chacun de ces royaumes l'organisation d'ailleurs était la même, et c'était d'abord les familles les plus puissantes qui avaient droit à certaines charges ; après elles en venaient d'autres qui étaient moins considérables, avec des attributions moins importantes. Tous ces satrapes ou seigneurs avaient à la cour droit à un tabouret dont le rang correspondait exactement à un office bien déterminé. Des listes très complètes de ces officiers et des princes qui les occupaient nous ont été laissées par les auteurs arméniens pour le royaume d'Arménie, mais nous pouvons les attribuer, sans crainte d'erreur, aux autres royaumes parthes et même aux anciens empires d'Asie dont nous surprenons ainsi le système administratif.



Vue de Trébizonde moderne.

La Syrie écrasée, Arsace songea immédiatement à garantir l'empire parthe contre toute nouvelle attaque de ce côté, afin de pouvoir se consacrer tout entier au soin d'affermir sa puissance dans la Perse proprement dite et les contrées qui en dépendaient. Il institua roi d'Arménie avec toute suzeraineté sur les royaumes du Caucase et de la Caspienne son frère Valarsace, et lui donna pour mission de combattre et de réduire à l'obéissance les alliés des Séleucides qui étaient encore en armes et se préparaient à attaquer les Parthes. Sous la conduite d'un certain Morphilig, ils venaient en effet de lever des troupes dans la Lazique, le Pont, la Phrygie, Mojak et d'autres provinces. Les deux armées se rencontrèrent auprès d'une colline rocheuse appelée Colonia, et en vinrent aux mains après s'être observées pendant plusieurs jours. L'attaque fut terrible des deux côtés, mais Morphilig, en s'élançant trop loin pour atteindre Valarsace, fut entouré lui-même par les Arméniens qui le percèrent à coups de lance. A cette vue ses troupes prirent la fuite, et depuis les Macédoniens cessèrent toute attaque et Valarsace put organiser son royaume et le doter d'institutions.

Les provinces qui s'étendent le long des rivages du Pont et se prolongent vers le nord en s'enfonçant dans la grande chaîne du Caucase attirèrent tout d'abord son attention. Les habitants plongés dans la plus profonde barbarie étaient de véritables brigands adonnés au meurtre et au pillage qui formaient leur principal moyen d'existence. Valarsace alla lui-même visiter leur pays où il établit des inspecteurs royaux en défendant le brigandage sous les peines les plus sévères.

Le pays pacifié, Valarsace organisa les satrapies et confia la première dignité du royaume au juif Schampa Pakarad, avec le privilège, pour lui et sa descendance, de placer le diadème sur la tête des rois d'Arménie à leur avènement au trône.

Avec sa nouvelle dignité Pakarad reçut le titre de *thakatir* (poseur de couronne), et cette fonction se conserva dans la famille des Bagratides jusqu'au moment où ils parvinrent eux-mêmes à la royauté. Comme premier officier de la maison du roi, le thakatir était encore général de la cavalerie et il avait le droit de ceindre le diadème avec trois rangs de perles.

Valarsace créa aussi quatre compagnies de gardes de la porte royale, dont chacune avait son chef pris dans les anciennes familles des rois successeurs de Haïg. Les autres charges de la cour furent également réparties entre les diverses familles nobles. L'ordre de préséance des différentes satrapies entre elles fut ensuite déterminé, et la famille Mouratzan qui descendait d'Astyage, obtint la seconde dignité du royaume. Chaque famille reçut d'ailleurs, avec l'office qui lui était assigné, un domaine en apanage qu'elle resta chargée d'administrer.

Après avoir pris toutes ces dispositions Valarsace fit construire à Armavir un temple où il plaça les images de la Lune et du Soleil, ainsi que les statues de ses ancêtres. Il est permis de croire qu'il y introduisit aussi quelques dieux du Panthéon grec, car, malgré le manque de renseignements sur les croyances religieuses des Parthes, certains indices font supposer qu'ils avaient fait à la mythologie grecque de nombreux emprunts.

L'armée fut divisée en trois classes, et les habitants du pays en deux catégories : ceux des villes et ceux des campagnes. La justice fut aussi organisée partout et, comme à la cour de Perse, le roi eut lui-même deux officiers attachés spécialement à sa personne dont l'un lui rappelait le bien à faire, et l'autre les punitions à exécuter.

Après un règne de vingt-deux ans, Valarsace mourut en laissant le trône à son fils Arsace qui eut de longues guerres avec les habitants du Pont (103 av. J.-C.).

A partir d'Ardaschès (90 av. J.-C.), les rois d'Arménie commencent à jouer un rôle important dans l'histoire du monde. Les Grecs sont rejetés de l'autre côté de l'Euphrate et les Parthes font de fréquentes incursions du côté de la Palestine. Pendant un certain temps Tigrane Ier balança la fortune des armées romaines et put même s'affranchir de la suprématie du roi parthe de Perse. Il fallut pour le réduire Lucullus et Pompée. Son fils Ardavazt, fait prisonnier par Marc-Antoine, fut conduit à Alexandrie et décapité par un caprice de Cléopâtre. La Haute-Arménie resta dès lors au pouvoir des Romains et les rois qui s'y succédèrent se reconnurent leurs vassaux et leurs tributaires. Cette situation se prolongea de l'an 30 avant J.-C. jusqu'à l'avènement d'Ardaschès III qui régna soixante-dix-huit ans après J.-C. et rendit à l'Arménie son indépendance.

Les troupes arméniennes restées sans chef après la captivité d'Ardavazt se réunirent par ordre d'Ardaschès, roi de Perse, et élurent pour roi un frère de Tigrane, Arscham, qui s'établit à Nisibe et fonda ainsi la deuxième branche des rois arsacides d'Arménie. Cette même année (89 av. J.-C.) Ardaschès mourut, et Arscham, resté sans secours

contre les Romains, fut obligé de signer un traité avec eux et de se reconnaître leur tributaire. Des querelles qui s'élevèrent plus tard entre Arscham et Hérode, dynaste de Judée pour les Romains, ne firent qu'aggraver la situation d'Arscham qui fut réduit à se soumettre à Hérode. Son fils Abgar, qui fut son deuxième successeur, paya tribut aux Romains, pour l'Arménie tout entière, dès la deuxième année de son règne; mais il ne tarda pas, comme son père, à se brouiller avec Hérode qui voulait lui faire placer son image à côté de celle de César Auguste dans les temples d'Arménie. Hérode envoya son gendre et une armée considérable pour soumettre Abgar, mais celui-ci resta victorieux et, quelque temps après, il fonda une ville près de l'Euphrate qu'il nomma Edesse et où il transporta sa cour, ses dieux et les archives du royaume.

La fondation d'Edesse sur l'emplacement d'un ancien camp arménien indiquait bien les dispositions hostiles d'Abgar, mais il en fut distrait par les événements survenus en Perse.

Arschavir (Phraate IV) avait laissé en mourant trois fils: Ardaschès (Artaban III), Garên, Souren et une fille Goschem, mariée à un seigneur aussi de sang arsacide et qui était général en chef de la cavalerie, Asbahabed. Ardaschès s'étant emparé du trône menaçait ses frères de les faire mourir et ceux-ci de leur côté s'étaient mis en révolte, quand on tomba d'accord, pour mettre fin à cette querelle, de s'en remettre à la décision d'Abgar qu'on envoya chercher à Edesse et qui se rendit en Perse. Son arrivée apaisa pour quelque temps la discorde et rétablit en apparence l'union dans la famille royale. La paix fut conclue aux con-

ditions suivantes : Ardaschès continuerait à régner et sa postérité après lui, mais ses frères porteraient le titre de Bahlav et occuperaient le premier rang entre les seigneurs en conservant le droit de succession au trône dans l'ordre de primogéniture, les Asbahabed-Bahlav étant les derniers. Cet arrangement ne rétablit d'ailleurs pas la concorde; si la branche Gâren Bahlav, la plus près du trône, pouvait avoir quelque espérance d'y arriver, il n'en était pas de même des deux autres qui se rangeaient du côté des ennemis des Arsacides afin d'obtenir quelques avantages. Cet antagonisme des différentes familles entre elles ne contribua pas peu à la chute de l'empire parthe, et on verra quel profit leurs ennemis surent en tirer pour eux-mêmes. Abgar, muni du texte du traité, revint dans son royaume, mais malade et en proie à d'atroces souffrances.

Ce voyage en Perse ne tarda pas à lui créer des difficultés auprès des Romains qui le soupçonnaient d'être allé en Orient pour lever une armée et Abgar dut alors s'allier à Arétas, roi des Pétréens, dont Hérode venait de répudier la fille pour épouser Hérodiade, du vivant même de son mari. Les Arméniens, réunis aux troupes d'Arétas, écrasèrent d'abord les Romains, mais quand Hérode eut été remplacé par Marinus dans le gouvernement de la Judée et de l'Asie occidentale, Abgar se hâta d'envoyer des ambassadeurs au nouveau gouverneur. Marinus les reçut avec honneur et courtoisie et leur affirma que les Arméniens n'auraient rien à redouter de l'empereur s'ils acquittaient régulièrement le tribut. A leur retour, les ambassadeurs, passant par Jérusalem, virent Jésus et rapportèrent à leur maître qu'il faisait des miracles. Abgar, qui souffrait cruellement, depuis

sept ans, des douleurs aiguës qu'il avait contractées en Perse, eut une espérance de guérison et s'empressa de lui écrire pour l'engager à venir s'établir à Edesse. Il confia cette lettre à son favori Anan qui partit pour Jérusalem où il trouva Jésus dans la maison du grand-prêtre, à ce que rapporte une tradition conservée par Leroubna d'Edesse.

Voici ce que contenait cette lettre :

« Abgar, fils d'Arscham, à Jésus, grand médecin qui est apparu en Judée, dans la ville de Jérusalem, salut.

» Seigneur, j'ai entendu parler de toi et des guérisons que tu fais. Tu ne guéris pas avec des remèdes et des racines, mais avec ta parole. Tu rends la vue aux aveugles, tu fais marcher les boiteux, tu rends la santé aux lépreux et tu fais entendre les sourds; tu chasses les démons et tu ressuscites les morts, tu guéris par la parole tous ceux qui souffrent et tous ceux qui sont malades. A cause de cela, je t'ai adressé cette supplique afin que tu viennes vers moi et que tu me guérisses de mes douleurs et de ma maladie comme je crois que tu en as le pouvoir. J'ai aussi entendu dire que les Juifs se plaignent de toi, te poursuivent et veulent te perdre. Je possède une petite ville charmante, et suffisante pour nous deux où nous vivrons paisiblement. »

A la lecture de cette lettre, Jésus, inspiré par le ciel, prononça une de ces vérités dont il avait le secret et s'écria : « Que ceux qui le voyaient ne croyaient pas en lui, et que ceux qui ne le voyaient pas y croyaient. »

Il allégua toutefois que ses occupations trop nombreuses

l'empêchaient de se rendre à Édesse, mais il promit d'y envoyer plus tard un de ses disciples, et en attendant il autorisa Anan, qui était peintre, à faire son portrait et à le rapporter à Abgar. Après des destinées diverses, ce portrait est parvenu à Gênes, où il se trouve maintenant et où il est exposé une fois chaque année à l'adoration des croyants et à la curiosité publique. A la mort de Jésus, Thomas envoya Thaddée, un des soixante-douze disciples, pour convertir l'Arménie. Il fut bientôt suivi par l'apôtre Barthélemy, mais cette tentative ne réussit guère, et, sauf à Édesse où l'on se convertit beaucoup pour suivre l'exemple du roi et par là obtenir ses faveurs, la masse de la population, transformée par l'élément aryen, resta indifférente à une religion qui lui était apportée par une civilisation sémite, c'est-à-dire par la Syrie et par des prêtres dont elle n'entendait pas la langue.

Quand Abgar mourut, son fils le remplaça à Édesse tandis que le fils de sa sœur obtenait en partage l'Arménie et l'Adiabène. Ce dernier réunit bientôt dans ses mains tout l'héritage d'Abgar par l'assassinat du roi d'Édesse, et alla s'installer à Nisibe dont il fit sa capitale. Après lui, le pays tomba dans une anarchie complète, et un certain Érovant, Arsacide par sa mère, en profita pour exterminer toute la postérité du dernier roi et s'emparer du pouvoir. Un seul enfant mâle, du nom d'Ardaschès, échappa au massacre général et fut emporté par sa nourrice sur les terres de Sempad Bagratide, qui parvint à le cacher et à le faire passer ensuite en Perse où il fut élevé royalement.

Pour conserver sa puissance, Érovant céda aux Romains la Mésopotamie et, tant que régnèrent Titus et Vespasien,



Arsaces I[er] (250-247 av. J.-C.)



Mithridate I[er] (174-136 av. J.-C.)



Vologèses I[er] (67-78 de J.-C.)



Vologèses II (120-149 ap. J.-C.)



Artaxerce I[er] († 240 de J.-C.)



Sapor I[er] († vers 271 de J.-C.)

Médailles arsacides et sassanides[1].

[1] Ces médailles, empruntées au cabinet des Antiques de la Bibliothèque nationale, avaient cours en Arménie comme monnaie, mais étaient frappées en Perse.

il ne fut point inquiété, à la condition cependant de payer de forts tributs. Les procurateurs romains restaurèrent magnifiquement Édesse et y établirent des trésoriers pour recevoir les tributs et les impôts perçus sur l'Arménie, la Mésopotamie et la Syrie. En peu de temps Édesse devint, par leurs soins, une sorte de dépôt central des archives de l'Asie. On y transporta même celles de la ville de Sinope dans le Pont. Deux écoles y furent aussi installées : une pour la langue du pays, le syriaque, et l'autre pour le grec.

De son côté, Érovant jetait les fondements d'une nouvelle capitale, Érovantaschad, au confluent de l'Araxe et de l'Akhourian, où il transporta tout ce qui se trouvait auparavant à Armavir, sauf cependant les idoles, qu'il installa dans un bourg voisin afin que l'affluence de ceux qui viendraient les visiter ne l'obligeât pas à avoir une garde trop nombreuse pour protéger la ville.

Cependant Ardaschès avait grandi à la cour de Perse et l'on apprit tout à coup qu'il venait réclamer son royaume à la tête d'une armée et avec l'appui de Sempad Bagratide. A cette nouvelle, Érovant se hâta de réunir des troupes et s'efforça d'attirer à sa cause les satrapes qu'il avait pu s'aliéner précédemment. Un grand nombre fit défection et passa du côté d'Ardaschès. Le combat n'en fut pas moins acharné, mais le soir Ardaschès campait dans la tente d'Érovant qui avait été tué par un soldat au moment où il se réfugiait dans la ville.

Le règne d'Ardaschès fut prospère pour l'Arménie. Il récompensa d'abord tous ceux qui avaient servi sa cause et envoya Sempad à Darius, roi de Perse, pour lui remettre

les trésors qui lui avaient été réservés. Dans cet intervalle les collecteurs romains arrivèrent suivis d'une nombreuse armée et Ardaschès dut, pour les apaiser, payer un double tribut. A l'exemple de son prédécesseur, il se construisit aussi une capitale qu'il appela de son nom, Ardaschad, et qui était située au confluent du Medzamor avec l'Araxe, le fleuve arménien par excellence. Il y éleva un temple où il transporta toutes les idoles de son père avec les trésors et tout ce qui avait servi à décorer la ville d'Érovant. Plus tard il installa à Ardaschad, pour la peupler, toute une colonie de Juifs.

Une invasion des Alains et d'autres montagnards de l'Ibérie obligea Ardaschès à courir à la défense de ses frontières du nord. Les Alains furent battus au passage du Kour et le fils du roi fait prisonnier. Les vaincus obtinrent la paix et la liberté pour le fils de leur roi, mais durent donner en mariage à Ardaschès la princesse Satinig qui passait pour merveilleusement belle. Les bardes du pays de Daron et du canton de Koghten s'emparèrent de cet épisode et Moïse de Khorène nous a conservé quelques fragments de leurs récits.

Le valeureux roi Ardaschès monté sur un beau cheval noir,
Tirant la lanière de cuir rouge garnie d'anneaux d'or,
Et prompt comme un aigle qui fend l'air, passant le fleuve,
Lance cette lanière de cuir rouge garnie d'anneaux d'or
Autour des flancs de la vierge des Alains.
Il étreint avec douleur par le milieu du corps la jeune princesse,
Et l'entraîne brusquement dans son camp.

Le cuir rouge était très estimé chez les Alains, et la lanière de cuir rouge garnie d'anneaux d'or signifie qu'Ar-

daschès, pour obtenir la princesse, dut donner beaucoup d'or et de cuir rouge. Au temps de Moïse, c'est-à-dire au cinquième siècle de notre ère, on chantait encore aux noces des grands personnages qui, à cette occasion, faisaient des libéralités et jetaient à la foule de menues piécettes d'or et d'argent, le couplet suivant :

Une pluie d'or tombait
Au mariage d'Ardaschès ;
Les perles pleuvaient
Aux noces de Satinig.

Malgré la défaite des Alains, les peuples de la mer Caspienne se révoltèrent encore contre Ardaschès quand le roi de Perse Arschag vint à mourir. Le thakatir Sempad Bagratide, à la tête des troupes arméniennes, comprima promptement la révolte et le roi, en récompense de ses services, lui accorda un nouvel apanage détaché du domaine royal et situé dans le canton de Koghten.

Enhardi par les succès qu'il avait toujours remportés, Ardaschès refusa le tribut aux Romains sur la nouvelle que des troubles s'étaient produits en Occident. Une première armée, envoyée par Domitien, fut battue par Sempad auprès de Césarée à ce que nous rapportent les annales arméniennes. Sous le règne de Nerva, les Romains, occupés ailleurs, laissèrent les Arméniens et les Perses faire des incursions sur leur territoire, mais quand Trajan arriva à l'empire et vint diriger immédiatement lui-même une expédition en Égypte et en Palestine, Ardaschès, effrayé, s'empressa d'accourir au-devant de lui avec des présents et les tributs de toutes les années précédentes. Trajan lui accorda

son pardon, et jusqu'à sa mort, qui arriva sous Adrien, Ardaschès paya fidèlement le tribut.

A l'intérieur de son royaume, Ardaschès, à la fin de son règne, fut continuellement obligé d'intervenir par suite des intrigues de ses fils entre eux ou de celles qu'ils dirigeaient contre son vieux serviteur Sempad. Malgré tous ces embarras, il accomplit un grand nombre de réformes, et il paraît que ce fut lui qui dota son pays d'un calendrier, établit la navigation sur les lacs, construisit des ponts et répandit l'usage des instruments de pêche. Il donna aussi beaucoup d'essor à l'agriculture qui, auparavant, n'était pratiquée que sur quelques points seulement. Avant lui, beaucoup de gens ne se nourrissaient que de chair crue et d'aliments analogues, comme le firent longtemps les populations du Caucase. Il réforma ces coutumes et civilisa ses sujets.

La douceur était loin cependant d'être entrée dans les mœurs, et, durant la maladie qui précéda la mort d'Ardaschès, on égorgea de nombreuses victimes humaines pour racheter la vie du roi. A ses funérailles, qui furent magnifiques, on égorgea encore d'autres victimes prises parmi ses femmes et ses concubines.

Son fils Ardavazt, qui lui succéda, n'avait pu, devant tant de sang versé, s'empêcher de parler à son père avec amertume, et les bardes de Koghten rapportent ainsi cet épisode :

Tandis que tu es parti emportant avec toi tout le pays,
Comment régnerai-je, moi, sur ces ruines ?

Ardaschès répondit en le maudissant :

Si tu vas à cheval sur le libre Massis,
Les katch te saisiront, te conduiront sous le libre Massis;
Tu resteras là et tu ne verras plus la lumière.

Ardavazt périt, en effet, en tombant dans un gouffre, emporté par son cheval un jour qu'il chassait les ânes sauvages et les onagres, et il est probable que la légende dont il est le sujet fut édifiée sur ce fait. Depuis cette époque, à ce que rapporte la tradition populaire encore vivante de nos jours, il est enchaîné dans une caverne et deux chiens énormes rongent ses fers tandis que lui-même s'efforce de les briser pour s'échapper et porter la dévastation dans tout le pays. Aussi les forgerons frappent-ils tous les dimanches quelques coups sur leur enclume, car, disent-ils, ils renforcent de cette façon les fers d'Ardavazt qui ne peut pas s'échapper.

Son frère, Diran, le remplaça et mourut après vingt et un ans de règne sans avoir rien fait de remarquable. Deux autres rois lui avaient succédé et combattu les Romains sans aucun avantage quand, sous le règne de Khosrov, éclata en Perse une révolution nationale et religieuse qui mit fin au pouvoir des Parthes et remplaça la dynastie des Arsacides par celle des Sassanides. (Vers 426 après J.-C.)

Séparée de la Perse qui allait désormais l'attaquer au lieu de la soutenir, l'Arménie allait encore avoir à lutter contre l'empire romain, et sa situation devenait essentiellement précaire. En butte à toutes les attaques, elle pourra plus nettement affirmer sa nationalité, mais au détriment de sa propre indépendance, qu'elle finira par voir disparaître.

CHAPITRE III

Révolution religieuse en Perse. — Le Mazdéisme. — Lutte d'Ardaschès et de Khosrov. — Enfance de Tiridate et de Grégoire l'Illuminateur. — Légendes relatives à Tiridate et conversion de l'Arménie par Grégoire.

Appuyés sur la forte organisation administrative de l'empire parthe, les rois arsacides avaient pu se rendre redoutables à l'extérieur tant qu'ils avaient été unis par les liens de parenté et un intérêt commun. Il n'en fut plus ainsi, quand la séparation de la famille royale de Perse en quatre branches eut été reconnue et adoptée. La division se mit entre elles, et les partisans des anciennes coutumes et de la vieille religion mazdéenne déchue se réunirent aux ennemis de la branche régnante, afin de rétablir l'ancien ordre de choses et de chasser cette dynastie qui avait introduit à sa suite une religion empruntée en grande partie à la mythologie grecque, avec un mélange des doctrines araméennes.

Ardaschès, fils de Sassan, qui prétendait se rattacher aux anciennes dynasties nationales, n'eut pas de peine de réunir à lui les deux branches Souren Bahlav et Asbahabed Bahlav, qui ne pouvaient pas espérer de parvenir

un jour au trône de Perse. Il renversa sans peine le dernier roi arsacide et son premier soin fut de réunir au nombre d'environ trois cents les mages épars dans les différentes parties de la Perse. Comme ils avaient conservé par tradition la pure doctrine de Zoroastre, on put recueillir les anciens livres et en composer de nouveaux en langue pehlvie qui devint la langue officielle de l'empire. Partout on ralluma les pyrées en même temps qu'on rétablissait l'antique religion dont voici un exposé tel que nous l'a conservé un des plus savants docteurs arméniens du v[e] siècle, le vartabed Eznig.

« Quand il n'y avait encore rien, disent les mages, ni cieux ni terre, ni aucune créature des cieux ou de la terre, il existait un certain Zervan dont le nom traduit signifie fortune ou gloire. Pendant mille ans, il fit un sacrifice en se disant qu'il lui naîtrait peut-être un fils qui ferait les cieux et la terre et tout ce qui y est. Après mille ans de sacrifice, il commença à rouler sa pensée dans son esprit en disant : « A quoi va servir le sacrifice que je fais, mon fils Ormizt viendra-t-il, ou bien est-ce que je fais des efforts en vain. » Pendant qu'il pensait à cela, Ormizt et Arhmen prirent naissance dans le ventre de Zervan ; Ormizt parce que Zervan avait fait le sacrifice et Arhmen parce qu'il avait douté. Quand Zervan eut connaissance de ce fait, il dit : « Deux fils sont là dans ce sein ; celui des deux qui viendra le premier à moi, je le ferai roi. » Ormizt comprit la pensée de son père et la dévoila à Arhmen en disant : « Zervan, notre père, a décidé dans sa pensée que celui de nous qui irait le premier à lui celui-là il le ferait régner. » Après avoir en-

tendu cela, Arhmen perça le ventre et étant sorti au



Femme arménienne de Kars.

dehors vint en présence de son père. En le voyant Zervan ne sut pas qui il était, et il lui demanda : « Qui es-tu, toi ? » Celui-ci répondit : « Je suis ton fils. » Zervan lui dit : « Mon fils répand une odeur suave et la lumière, et toi tu es ténébreux et puant. » Et pendant qu'il parlait ainsi entre eux Ormizt étant né à son heure, et répandant une odeur suave et la lumière, sortit et vint en présence de Zervan. En le voyant Zervan reconnut que c'était Ormizt son fils, à cause de qui il avait fait le sacrifice, et ayant pris le barsom qu'il avait dans sa main, et avec lequel il avait fait le sacrifice, il le donna à Ormizt et lui dit : « Jusqu'à présent c'est moi qui ai fait le sacrifice pour toi, à toi maintenant de le faire pour moi. » Pendant que Zervan donnait le barsom à Ormizt et le bénissait, Arhmen s'étant avancé devant Zervan lui dit : « N'as-tu pas fait ce serment : Celui de mes deux fils qui viendra le premier à moi, celui-là je le ferai roi. » Alors Zervan pour éluder son serment dit à Arhmen : « Oh ! que tu es faux et malfaisant ! Que la royauté t'appartienne neuf mille ans, mais j'établis Ormizt roi au-dessus de toi; après neuf mille ans, Ormizt règnera et tout ce qu'il voudra faire il le fera. » Alors Ormizt et Arhmen commencèrent à faire des créatures et ce qu'Ormizt créait était bon et droit et ce qu'Arhmen faisait était mauvais et tortueux. »

D'autres traditions admises par la croyance populaire et répandues par l'enseignement des mages s'étaient conservées et développées sous la domination des Parthes. En se donnant pour le restaurateur de la vieille religion, Ardaschès se fit le représentant vrai de la population persane, et dès lors il put regarder le succès comme

assuré au dedans, bien qu'il rencontrât d'abord à l'extérieur une résistance qu'il n'avait pas soupçonnée.

En vertu du pacte qui unissait entre eux tous les princes de sang arsacide, le roi d'Arménie, Khosrov, qui était le second d'après la hiérarchie, s'empressa de faire appel aux autres rois parthes dès que la mort d'Artaban lui fut connue. Il demanda aussi des secours aux Romains, et un édit émané de l'empereur ordonna à toutes les provinces de l'empire voisines de l'Arménie d'envoyer des contingents de troupes au secours de Khosrov. Une première bataille livrée à Ardaschès détruisit son armée et lui enleva l'Assyrie avec d'autres parties de ses états.

Ce fut alors que Khosrov rencontra une résistance inespérée de la part des Souren et des Asbahabed Bahlav qui refusèrent de se joindre à lui et se portèrent au contraire au secours d'Ardaschès. En rentrant dans son royaume il avait appris d'abord que les Garen Bahlav se joignaient à lui et marchaient contre Ardaschès, mais bientôt il reçut la nouvelle que tous avaient été massacrés à l'exception d'un seul enfant. Résolu à les venger, il réunit ses troupes, convoqua les nations du nord et battit une seconde fois l'usurpateur qu'il poursuivit jusqu'aux frontières de l'Inde.

Chassé de son royaume et désespérant de pouvoir résister à Khosrov, Ardaschès fit à ses satrapes de grandes promesses si l'un d'eux parvenait à le délivrer du roi d'Arménie que ce fût par le fer ou par le poison. Il fit surtout des ouvertures aux Arsacides qui, par leur propre situation, avaient plus facilement accès que les autres seigneurs auprès de Khosrov. Il s'engagea à leur restituer leur pa-

trimoine héréditaire, Balkh et le pays des Kouschans et à les faire les seconds en dignité dans l'empire des Arik. Anag de la famille Souren Bahlav s'engagea à tuer son parent Khosrov. Feignant de s'enfuir de Perse, il se fit poursuivre par une troupe de Perses, et se jeta en Assyrie sur les frontières de l'Aderbadagan. A cette nouvelle, Khosrov s'empressa d'envoyer un détachement au secours d'Anag qui fut d'après son ordre installé dans une plaine du canton d'Ardaz, où la foi religieuse fit découvrir, quelques années plus tard, le squelette de Thaddée venu jadis en Arménie pour l'évangéliser.

C'est à cette circonstance qu'est dû un des événements les plus merveilleux dont l'Arménie ait été le théâtre. Anag, sans s'en douter, avait planté sa tente à l'endroit même où reposait Thaddée, et il y conçut un fils qui fut plus tard Grégoire le Grand, et qui mérita le titre d'Illuminateur pour avoir tout détruit et saccagé dans la province de Daron afin de remplacer par une croix les idoles élevées dans les temples. « C'est pourquoi, dit Moïse de Khorène, en parlant de cette conception, ayant obtenu aussi la grâce du saint apôtre Thaddée, celui qui reçut la vie près de son tombeau acheva son œuvre de culture spirituelle. »

Bien accueilli par Khosrov qui le combla d'honneurs, Anag obtint la faveur de résider auprès de lui, et resta ainsi deux ans sans trahir son dessein par aucun signe. Au cours de la troisième année de son séjour en Arménie Khosrov lui fit part du projet qu'il avait formé de réunir des troupes et de marcher contre Ardaschès pour le détruire complètement cette fois. Anag se souvint alors de

son serment et un jour qu'ils étaient ensemble à la chasse, il attira Khosrov dans un endroit écarté et le poignarda avec l'aide de ses complices. Les assassins s'enfuirent en toute hâte du côté de l'Araxe, mais ils furent bientôt atteints et précipités dans le fleuve qu'ils se disposaient à traverser. Avant de mourir Khosrov donna l'ordre de massacrer la famille de son assassin, et il n'échappa que deux enfants mâles dont l'un fut élevé chez les Kouschans où il devint roi. L'autre, nommé Grégoire, fut emporté à Césarée par sa nourrice qui était chrétienne et y fut élevé par elle dans sa religion. Devenu homme, il se maria et eut deux fils Verthanès et Rhesdaguès, puis d'un consentement mutuel, lui et sa femme s'étant séparés pour se consacrer à la vie religieuse, Grégoire partit pour l'Arménie se mettre au service de Tiridate, fils de Khosrov, et évangéliser le pays dont il devint l'apôtre.

A peine la nouvelle de la mort de Khosrov fut-elle connue en Perse qu'Ardaschès réunit son armée et se jeta sur l'Arménie, sans que les satrapes pussent lui opposer de résistance, à l'exception d'un seul qui se maintint dans la forteresse imprenable d'Ani. La famille de Khosrov fut égorgée tout entière moins un enfant du nom de Tiridate, qui échappa aux soldats et fut élevé à Rome. Ardaschès s'établit fortement en Arménie et sortit victorieux d'une guerre avec Rome. Il rétablit le culte du feu, abattit un certain nombre d'idoles et assura la prépondérance royale sur les familles satrapales dont une, celle des Mantagouni qui avait favorisé la fuite de Tiridate, fut exterminée.

Tiridate et le fils d'Anag grandissaient cependant l'un

à Rome et l'autre à Césarée, et quand Grégoire eut appris le crime commis par son père, il quitta, comme on l'a vu, sa femme et ses fils et se rendit auprès de Tiridate pour se mettre à son service. Il gagna promptement sa confiance et quand Tiridate eut obtenu de l'empereur une armée pour recouvrer son héritage, il l'accompagna et revint avec lui.

Ardaschès venait de mourir après un règne de vingt-six ans et son fils ne put pas résister à Tiridate qui eut bien vite reconquis l'Arménie. Ce fut aussi à cette époque que se réfugia auprès de Tiridate un prince chinois nommé Mamgoun, qui avait été chassé de son pays par les intrigues de ses ennemis. Ardaschès l'avait d'abord gardé à sa cour en lui promettant aide et assistance par la lumière du soleil, mais quand son fils fut arrivé au trône, des ambassadeurs chinois vinrent de nouveau réclamer le fugitif au roi de Perse. « Ne trouve pas mauvais, fit répondre celui-ci à l'empereur de Chine, que je n'aie pu livrer entre tes mains Mamgoun, car mon père lui avait juré assistance par la lumière du soleil. Toutefois afin de te délivrer de tes inquiétudes je l'ai chassé de mes Etats et rélégué à l'extrémité de la terre, à l'occident, peine comparable pour lui à la mort. » Tiridate reçut bien l'exilé et lui assigna chaque année une nouvelle résidence et des subsides. Redevenu possesseur de l'Arménie, Tiridate rétablit immédiatement le culte des anciens dieux et chassa les prêtres du feu, mais quand il voulut obliger son serviteur Grégoire à sacrifier aux idoles, celui-ci refusa obstinément en se déclarant chrétien. Tiridate lui fit longtemps souffrir la torture ; mais, quand il apprit qu'il était le fils du meur-

trier de son père, il ordonna de le plonger dans un souterrain du château de Vagharschabad où il resta treize ans.

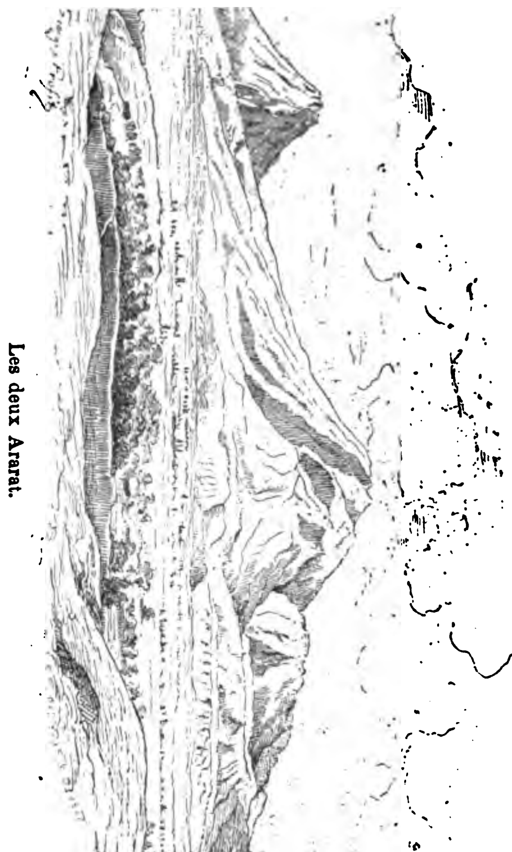
Pendant tout ce temps Tiridate tint constamment la campagne contre les Perses et, grâce à son courage remarquable, il fut toujours victorieux. Il battit aussi les Aghovans et les peuples du nord, et rétablit ainsi l'Arménie dans son antique prospérité.

C'est à cette époque que se rapporte une légende religieuse restée populaire en Arménie et dont les héroïnes Hripsimé et Gaïané ont été sanctifiées par l'Église arménienne..

L'empereur Dioclétien qui régnait en même temps que Tiridate s'était épris d'une jeune chrétienne qui vivait à Rome en communauté avec d'autres vierges sous la direction d'une supérieure du nom de Gaïané. Pour échapper à la passion et aux poursuites du prince, Hripsimé partit pour l'Arménie avec ses compagnes et Gaïané. Elles allèrent s'installer dans la province d'Ararat à Vagharschabad, qui portait encore à cette époque le nom de Norkaghakn, la Nouvelle-Ville, et se cachèrent dans un endroit qui servait de resserre pour les cuves une fois les vendanges faites, et qui se trouvait situé au nord-est de la ville.

Une d'entre elles savait travailler le verre, et le produit de la vente des objets fabriqués suffisait à les nourrir toutes. Quand Dioclétien apprit la fuite de celle qu'il avait déjà désignée pour son épouse il publia un édit dans toute l'étendue de l'empire et dans les pays qui lui payaient tribut afin de la faire rechercher partout où elle pourrait se trouver. Quand l'édit arriva à Tiridate, il fit faire immédiatement les recherches les plus actives, en s'engageant à récom-

penser magnifiquement celui qui découvrirait la retraite où



Les deux Ararat.

étaient cachées les jeunes vierges. Elles ne tardèrent pas à être découvertes et le roi ordonna de conduire Hripsimé

au palais et de garder les autres là où elles se trouvaient. Hripsimé résista et il fallut employer la force et la violence pour l'arracher à sa retraite. Sa beauté merveilleuse éveilla la passion de Tiridate qui résolut d'en faire son épouse et la fit installer dans la chambre nuptiale, mais là elle lutta contre le roi qui ne put parvenir à la vaincre malgré sa fôrce prodigieuse. Tiridate fit alors venir Gaïané avec un carcan au cou pour qu'elle engageât Hripsimé à lui céder, mais celle-ci ne fit qu'exhorter la jeune fille à persister dans sa résolution, malgré les gardes qui la frappaient pour l'obliger à parler en faveur du roi. Malgré les souffrances qu'elle endurait, Gaïané continua à s'adresser en latin à Hripsimé et à l'encourager, et le roi finit par être vaincu par la jeune fille qui s'échappa et alla rejoindre ses compagnes. Elles se virent bientôt cernées par les gardes du roi qui arrivèrent au milieu de la nuit. Ils saisirent Hripsimé, l'attachèrent à quatre pieux, et la tuèrent à coups de pierre après lui avoir coupé la langue, arraché les yeux, et brûlé le corps avec leurs torches. Avec elles périrent trente-deux de ses compagnes et pour ce fait elles furent toutes canonisées et mises au rang des saintes par l'église arménienne; quelques jours après Gaïané subit le même sort avec deux de ses compagnes, et leurs tortures leur valurent aussi d'obtenir les honneurs du martyre.

Le ciel ne tarda pas à punir Tiridate de sa cruauté pour les vierges. Une maladie singulière s'empara de lui; il s'imagina qu'il était devenu bête, et se mit à errer parmi les champs sans que personne pût le retenir à cause de sa force extraordinaire. Toute la famille royale était plongée dans la désolation quand la sœur du roi eut un songe ins-

piré de Dieu... Un homme au visage radieux lui apparut et lui déclara que, pour faire cesser les maux du roi, il fallait retirer Grégoire du souterrain où il était depuis treize ans. Grégoire indiquerait alors un remède aux souffrances de Tiridate. On ne fit que rire d'abord de cette vision, mais elle se répéta jusqu'à cinq fois et alors le premier ministre partit pour Ardaschad et retira Grégoire du puits où il était plongé !

Le saint homme était devenu absolument noir; on le couvrit de vêtements et on le conduisit à Vagharschabad où le roi, à sa vue, recouvra la raison. Grégoire l'interrogea tout de suite et lui demanda où étaient les corps des martyres de Dieu. Quand on le lui eut indiqué, il alla les recueillir et après neuf jours et neuf nuits les corps étaient encore intacts. Il les transporta dans le bâtiment où l'on gardait les cuves, et il s'y installa lui-même pour les garder et prier auprès. Pendant soixante-six jours le roi et les satrapes restèrent à jeûner hors du bâtiment et à écouter les instructions de Grégoire qui avait eu une vision envoyée par le ciel dont il leur fit le récit suivant :

« Vers le milieu de la nuit, tandis que fatigués de veiller vous vous étiez endormis, je veillais encore et je méditais sur l'infinie miséricorde de Dieu. Je me rappelais l'amour des saintes martyres pour leur admirable créateur, car elles jouissaient des ineffables récompenses qui leur étaient préparées. Alors un grand bruit de tonnerre se fit entendre ; c'était un mugissement terrible, comme le roulement des vagues gonflées et furieuses de la mer. La voûte du firmament céleste s'ouvrit comme un pavillon et il en descendit un homme éclatant de lumière ; il m'appela

par mon nom et me dit : « Grégoire. » Et moi, en regardant, je vis son visage ; épouvanté et tremblant, je tombai à terre. Et il me dit : « Regarde en haut et contemple les merveilles que je te montre. » Et moi, regardant, je vis le firmament céleste ouvert ; les eaux divisées, et comme des vallées et des cimes de montagnes accumulées çà et là, et tellement élevées que l'œil ne pouvait les atteindre. Une lumière répandue sur elles descendait jusqu'à la terre et en même temps que la lumière d'innombrables cohortes d'hommes étincelants et ailés, aux ailes flamboyantes. La lumière était semblable aux légers atomes de la poussière qui, au moment de la chaleur du printemps, se joue dans un rayon de soleil glissant par une fenêtre ou par toute autre issue. Les cohortes, en même temps que la lumière, inondèrent toute la terre, et comme la lumière se répandait, elles se répandirent avec elle. Un homme, à l'aspect terrible, grand et formidable, descendit le premier d'en haut ; il tenait à la main un énorme marteau d'or, et tous le suivaient. Il arrivait d'un vol rapide, semblable à un aigle aux ailes puissantes ; il descendit et vint jusqu'à la terre, au milieu de la ville, et il frappa la croûte épaisse de l'immense contrée. Le coup en retentit jusque dans les abîmes de l'enfer, et tout, jusqu'où pouvait atteindre la vue, devint uni comme une plaine.

» Alors j'aperçus au milieu de la ville, près du palais du roi, un piédestal rond en or, large comme un grand plateau, duquel s'élevait une immense colonne de fer avec un nuage pour chapiteau, surmontée d'une croix flamboyante. Je vis encore trois autres piédestaux : un, à l'endroit où

fut martyrisé sainte Gaïané et deux de ses compagnes; le troisième, sur l'emplacement de la resserre des cuves. Ces piédestaux étaient de couleur rouge de sang et les colonnes étaient de nuages et les chapiteaux de feu. Les colonnes étaient surmontées de croix lumineuses semblables à la croix du Seigneur. Les croix de ces colonnes étaient semblables à celle du chapiteau de la colonne lumineuse qui était plus élevée que toutes les autres. Sur les croix de ces quatre colonnes s'unirent ensemble des arcs admirables, et sur ces arcs je vis un édifice avec une coupole, en forme de pavillon et en nuages, c'était une œuvre prodigieusement divine. Sous ce pavillon, sur les arcs, je vis les trente-sept saintes martyres, toutes éclatantes dans leur robe blanche, avec des formes d'une beauté ineffable. En haut de l'édifice, je vis un trône divin et admirable, tout entier de fer, où se dressait la croix du Seigneur. La lumière, répandue de toute part, l'enveloppa et se confondit avec les rayons de la croix pour former une colonne de lumière rayonnante qui s'étendit jusqu'à la base des colonnes.

» Une source abondante se mit à jaillir, coula, se répandit sur toute la plaine et la couvrit aussi loin que l'œil pouvait voir. Elle devint une mer azurée et unie et tous les champs parurent de la couleur du ciel. Je vis un nombre immense d'autels de feu et, près de chaque autel, une colonne surmontée d'une croix, et une multitude innombrable m'apparut brillante comme les étoiles.

» Je vis d'immenses troupeaux de chèvres noires qui, après avoir traversé les eaux, se changeaient en agneaux, et leur couleur devint blanche, et leur laine scintillait et lançait des étincelles. Tandis que je regardais, voilà que

tout à coup les troupeaux enfantèrent et se multiplièrent, et les agneaux qui venaient de naître remplirent la campagne, et tous étaient d'une couleur très brillante. Tout à coup d'autres naquirent encore et se multiplièrent. Une moitié traversant les eaux se changea en loups noirs qui assaillirent les troupeaux et commencèrent à en faire un immense carnage. Le sang coulait à flots. Pendant que je regardais je vis poindre des ailes aux troupeaux qui devinrent ailés et prirent leur vol pour se joindre aux cohortes rayonnantes. Il coula un torrent de feu qui emporta les loups, et lorsque le jour parut la vision s'évanouit. »

La faveur que le ciel avait montrée pour Grégoire en lui envoyant cette vision rendait absolument évidente la nécessité d'une conversion générale au christianisme. Aussi la foule se mit-elle immédiatement à l'œuvre et chacun s'empressa d'apporter les matériaux nécessaires à la construction des chapelles qu'on éleva à l'endroit où les jeunes filles avaient souffert le martyre. Grégoire mit ensuite les corps dans des caisses en sapin et le roi, aidé de sa femme et de sa sœur, creusa lui-même les fosses destinées à les recevoir. Quant à l'endroit qui avait été indiqué par la colonne de feu, on l'entoura de hautes murailles et on y dressa une croix. C'est là que se trouve aujourd'hui l'église d'Etchmiadzine, la capitale religieuse de l'Arménie.

Comme partout où il s'est implanté, le christianisme, une fois reconnu en Arménie, fit de son prophète un persécuteur des antiques religions et des croyances d'autrui. Le roi et Grégoire suivis de toute l'armée allèrent d'abord renverser les idoles de la province d'Ararat, puis ils parcoururent toutes les localités où ils s'en trouvaient d'autres,

et ils les détruisirent en plantant des croix à la place comme dans tous les carrefours. A la suite de ces exploits peu dangereux, Tiridate envoya Grégoire à Césarée avec un nombreux cortège de seigneurs et de satrapes.

Celui qui était entré dans la ville apôtre de l'Arménie en sortit bientôt son évêque, par la vertu de l'imposition des mains que lui firent plusieurs évêques rassemblés. A son retour en Arménie, Grégoire rapportait avec lui les ossements de saints personnages, achetés au poids de l'or à l'évêque de Césarée, mais au moment de traverser l'Euphrate, les reliques s'y refusèrent obstinément et il fallut leur élever une chapelle à l'endroit où elles semblaient fixées.

Poursuivant leur œuvre de destruction et d'anéantissement déjà commencée, le roi et Grégoire se rendirent dans la province de Daron où le culte des anciens dieux avait plus spécialement ses temples. Il ne paraît pas cependant que la conversion y ait été bien facile, car il y eut lutte de ce côté et les prêtres et les habitants se retirèrent dans le Caucase en conservant leurs dieux et leurs croyances. Le même jour, Grégoire baptisa le roi et sa famille, les seigneurs, tous les gens de la cour, et avec eux 190,000 personnes, du moins à ce que nous rapporte Agathange. On enleva aussi les enfants des anciens prêtres des idoles et, avec la doctrine de Jésus, on leur enseigna le grec et le syriaque pour qu'ils pussent, à leur tour, être consacrés plus tard à répandre la connaissance de l'Evangile. Et c'est ainsi que le christianisme fut établi en Arménie d'une façon officielle et définitive.

Le pays converti, Grégoire se voua entièrement à la so-

litude en se purifiant par des macérations et des jeûnes qui duraient quarante jours. Tiridate, affligé de la perte de Grégoire qui ne donnait plus l'enseignement divin, fit venir ses deux fils, Verthanès et Rhesdaguès, qui étaient restés à Césarée, et Grégoire consacra Rhesdaguès qui, pendant la vie même de son père, continua et agrandit son œuvre. Après sa mort, Grégoire mérita le titre de Saint et reçut le surnom d'Illuminateur (Lousavoritch) que ses compatriotes lui donnèrent en souvenir de la lumière divine qu'il leur avait apportée.

Le concile de Nicée, auquel assista Rhesdaguès, est un des derniers grands évènements de la fin du règne de Tiridate. Peu de temps après, Rhesdaguès fut tué par Archelaüs, préfet de la quatrième Arménie, et son frère Verthanès lui succéda. Tiridate mourut lui-même en 314, après un règne de cinquante-six ans.



Église patriarcale d'Etchmiadzine.

CHAPITRE IV

Décadence de l'Arménie sous les successeurs de Tiridate. — Développement et prépondérance de l'institution du patriarchat. — Julien, les Grecs et Nersès le Grand. — En butte aux attaques des Grecs et des Perses, l'Arménie finit par être partagée entre ces deux empires.

Après la brillante période du règne de Tiridate qui avait été pour elle une époque de grandeur et de prospérité, l'Arménie, gouvernée par des rois incapables, ne tarda pas à se voir mutilée par une longue suite de revers et de désastres qui aboutirent à la ruine complète de ce malheureux pays. Redouté de ses voisins qui avaient éprouvé la valeur de son bras, Tiridate avait su protéger son royaume contre toute invasion étrangère, et la conversion des Arméniens au christianisme avait été en grande partie son œuvre sans qu'il rencontrât au-dedans de résistance bien sérieuse. Il n'en fut plus de même après sa mort, quand les partisans des antiques croyances osèrent secouer le joug d'une religion nouvelle, et alors la rapide extension de la doctrine chrétienne devint pour ses successeurs une source d'embarras et de difficultés sans fin. Les rois sassanides de la Perse surent bien vite tourner à leur profit cette situation nouvelle, et ils détachèrent de

l'Arménie les rois arsacides du Caucase qui étaient restés fidèles aux vieilles traditions. En butte aux attaques réitérées de la Perse et des habitants du Caucase, les rois arméniens implorèrent alors le secours des Grecs dont ils partageaient la foi, mais ceux-ci, tout en accueillant leur demande avec toute l'apparence de la plus grande sympathie, en profitèrent pour s'installer dans leur pays dont ils ne sortirent plus.

A peine les habitants du pays de Daron eurent-ils appris la mort de Tiridate, qu'ils se réunirent sous la conduite de leurs satrapes pour aller massacrer le patriarche Verthanès, en représailles des maux que son père, Grégoire l'Illuminateur, avait fait souffrir autrefois à leurs familles. Verthanès n'eut que le temps de s'enfuir, mais à peine était-il en sûreté qu'il apprenait le meurtre de son fils Grégoris qui avait été envoyé par Tiridate à Sanadroug, roi des Massagètes, pour évangéliser ses sujets. Sanadroug proclamait en même temps son indépendance et provoquait une ligue de tous les peuples du Caucase soutenue par une alliance avec la Perse.

Devant cette formidable coalition, les satrapes et les seigneurs arméniens se rendirent auprès de Verthanès, et, après mûre délibération, il fut décidé qu'on enverrait une ambassade à Constance pour lui demander des troupes pour placer sur le trône le fils de Tiridate, Khosrov.

Cette requête fut bien accueillie par l'empereur, et une armée romaine, sous les ordres d'Antiochus, vint rétablir Khosrov sur le trône de son père. Divisées en quatre corps, les troupes romaines et arméniennes firent face de tous côtés aux assaillants. Les Perses furent battus et

Sanadroug, poursuivi par Antiochus jusque dans le Caucase, dut s'enfuir avec les satrapes albanais jusqu'à la cour du roi de Perse, son allié. La suite du règne de Khosrov ne correspondit pas à ces brillants débuts. Paresseux et indolent, le nouveau roi d'Arménie sacrifia tout à son repos et au plaisir de la chasse aux oiseaux qui occupait la plus grande partie de son temps. Afin de pouvoir fonder une nouvelle capitale qui prit le nom de Tovin et remplaça Ardaschad, où les miasmes régnaient une partie de l'année, Khosrov signa la paix avec le roi de Perse en lui abandonnant tout le terrain qu'il venait de conquérir en Arménie et en se reconnaissant son tributaire.

Enhardis par cette conduite, les peuples du Caucase, excités d'ailleurs par Sanadroug, tentèrent une nouvelle attaque contre les Arméniens, mais, à défaut de leur roi, ceux-ci ne s'abandonnèrent pas et ils repoussèrent vigoureusement les envahisseurs. Le roi de Perse vint alors au secours de ses alliés et Khosrov se voyait cette fois obligé de faire la guerre, quand il mourut presque immédiatement après neuf ans de règne.

Le patriarche Verthanès réunit une seconde fois les satrapes et, de concert avec eux, il convint de recourir à Constance une seconde fois. Il partit donc avec Diran, fils de Khosrov, pour le faire reconnaître par l'empereur, tandis que les Arméniens, sous la conduite d'Arschavir Gamsaragan, restaient victorieux des Perses dans la plaine de Merough.

Une fois rentré en Arménie, Diran s'appliqua à maintenir la paix à tout prix, et, pour arriver à ce but, il consentit à payer un tribut aux Perses et un autre aux Ro-

mains. Quand Julien, après la mort de Constance, passa l'Euphrate pour achever la défaite de Sapor qui venait de se faire battre par les troupes de Constance, ce fut Diran qui, en attaquant l'armée perse, facilita aux Romains le passage du fleuve et rendit ainsi à Julien un service signalé. Diran refusa cependant à Julien de le suivre en Perse, mais il dut lui donner en otage plusieurs membres de sa famille ainsi qu'un corps de troupes. En échange, Julien lui remit son portrait et, comme Diran voulait le placer dans l'église royale, il provoqua la colère du patriarche Iousig qui avait succédé à son père Verthanès. Iousig jeta à terre le portrait et le foula aux pieds. Diran, craignant pour sa vie à la suite de cet outrage fait à l'empereur, fit battre le patriarche avec un nerf de bœuf jusqu'à ce qu'il mourut sous les coups. Il satisfaisait d'ailleurs une haine profonde qu'il nourrissait contre Iousig depuis que l'évêque l'avait réprimandé pour ses débordements.

Un vieux prêtre nommé Daniel, ancien disciple de Grégoire l'Illuminateur et qui maudit Diran, fut étranglé à son tour.

Quand la nouvelle de ces évènements parvint aux troupes arméniennes qui accompagnaient les Romains, le général, prenant prétexte de sa foi religieuse, ramena ses soldats sans plus s'inquiéter de l'empereur et des ordres de Diran. Une lettre de Julien au roi d'Arménie vint aussitôt lui enjoindre de châtier le coupable, et Diran, tremblant pour son royaume, pour la vie de ses enfants qui étaient en otage à Constantinople, pour lui-même enfin, Diran fit venir son général en jurant de ne lui faire aucun mal, puis le fit mettre à mort.

La mort de Julien, survenue à la suite d'une blessure, ne tarda pas à changer entièrement la situation politique de l'Arménie, et Diran comprit que c'était le roi de Perse qui était maintenant devenu son maître. Aussi, quand il reçut une lettre de Sapor l'invitant à venir à sa cour, il trembla pour sa vie, mais n'osa pas désobéir. Sapor lui fit crever les yeux et établir roi à sa place son fils Arsace, croyant s'attirer ainsi l'amitié des satrapes et des nakharars.

En montant sur le trône, Arsace se trouva bientôt aux prises avec les mêmes difficultés que celles qui avaient amené la disgrâce et la chute de son père. Placée entre deux empires redoutables et trop faible elle-même pour pouvoir défendre et conserver son indépendance, l'Arménie se trouvait tantôt vassale de l'empire grec et tantôt de la Perse, suivant les hasards de la guerre qui faisaient pencher la balance de l'un ou de l'autre côté. Le moment le plus heureux pour elle, c'était quand les deux empires étaient en paix, car en payant alors tribut à l'un et à l'autre elle pouvait jouir d'une certaine tranquillité. Après sa conversion au christianisme, elle inclina de plus en plus vers la Grèce, avec qui elle était en communauté d'idées religieuses, tandis qu'elle s'écartait chaque jour davantage de la Perse où le culte de feu venait d'être rétabli dans sa pureté primitive par une famille royale qui avait, pour parvenir au trône, égorgé les Arsacides de Perse, parents des rois d'Arménie. Mais la Perse était plus près que la Grèce, et chaque fois que les armées de l'empereur de Constantinople se retiraient, le roi de Perse arrivait à son tour et poussait les peuples du Caucase à faire des incur-

sions dans les contrées du sud. Cet état politique qui se manifesta d'abord sous les premiers successeurs de Tiridate ne fit que s'aggraver après Diran jusqu'au jour où la Perse et la Grèce, après la mort du dernier Arsacide, se partagèrent l'Arménie.

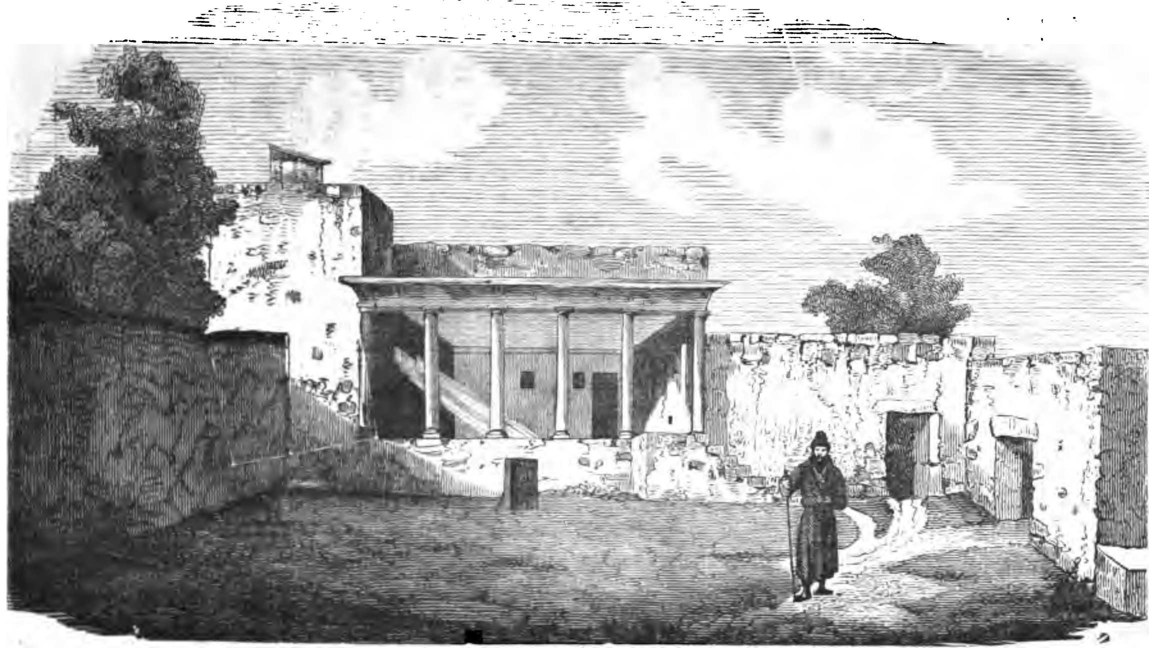
Il eût fallu à Arsace en arrivant au pouvoir beaucoup de sagesse et de prudence pour se maintenir entre ses deux maîtres et épargner à son pays de nouvelles invasions. Sa conduite fut tout opposée ; il ne répondit même pas à une lettre que lui adressa Valentinien à son avènement, reçut mal les ambassadeurs grecs et ne s'occupa que de boire et de vivre dans la débauche. Irrité, Valentinien fit mettre à mort le frère d'Arsace qui était en otage à Constantinople, et il envoya Théodore à la tête d'une armée en Arménie. Effrayé, Arsace s'empressa d'envoyer le patriarche Nersès à Valentinien pour lui demander la paix et offrir les tributs des années précédentes avec de riches présents. Nersès fut accueilli avec de grands honneurs et négocia la paix. Il obtint la dignité de consul pour le neveu d'Arsace et lui-même épousa Olympias, fille d'un parent de l'empereur.

L'heureuse issue des négociations augmenta immédiatement l'influence dont jouissait le nouveau patriarche Nersès, petit-fils d'Iousig et de la famille de Grégoire. D'un autre côté, le discrédit où tombait chaque jour le pouvoir royal, toujours aux mains de princes incapables et débauchés, grandissait la considération qui s'attachait au patriarchat. Cette institution était toujours restée dans la famille de Grégoire, et les hommes qui en avaient été les représentants s'étaient toujours appliqués, en même temps qu'ils s'efforçaient de propager le christianisme, d'attirer à

eux l'autorité morale qui échappait tous les jours à la royauté. Aussi, à partir de Nersès, les patriarches jouèrent-ils un grand rôle en Arménie et dans toutes les circonstances graves, ce fut toujours à eux que les rois et les peuples eurent recours, même quand la famille des Arsacides eût disparu. Ils étaient les ambassadeurs désignés qu'on envoyait tantôt à Constantinople et tantôt à la cour de Perse, et toutes les fois que la question religieuse ne fut pas en jeu, on peut dire qu'ils se laissèrent guider par un patriotisme ardent et éclairé. Quand l'Arménie vint à succomber, ce fut autour d'eux que la population se réunit, car la religion nationale, qui avait amené tant de désastres, restait, avec la langue, le seul lien qui réunit tous ces cantons séparés par la distance, les intérêts, ou soumis à des maîtres différents.

Nersès avait compris tout de suite quel était son rôle, aussi essaya-t-il de bonne heure de se rendre populaire dans le pays par de nombreuses fondations de charité, tandis qu'il s'efforçait de devenir à l'extérieur nécessaire et utile. Ce fut lui qui fonda les premières léproseries, organisa des hôpitaux pour les malades, et établit pour les voyageurs des hôtelleries dans tous les villages de chaque canton. En même temps, il faisait construire des monastères et des ermitages, dont il couvrait le pays, afin de faire des moines et des religieux, une armée qui fût d'abord sienne, et devînt plus tard celle de ses successeurs.

Le règne d'Arsace fournit maintes fois au patriarche Nersès l'occasion de rendre à son pays de réels services. Le roi de Perse, Sapor, qui avait vu d'un mauvais œil la soumission d'Arsace aux Grecs, profita des discordes qui



Maison arménienne, à Diarbékir.

venaient d'éclater entre les satrapes et différents membres de la famille royale pour envahir l'Arménie. Arsace, poursuivi à la fois par Sapor et par ses propres satrapes, vint se réfugier dans le Caucase. Nersès intervint alors. Grâce à sa médiation, Théodore se contenta d'imposer une seule année de tribut et d'emmener Bab, fils d'Arsace, tandis que les satrapes consentaient à reconnaître de nouveau Arsace comme roi s'il s'engageait à renoncer à sa vie de débauches.

Nersès partit ensuite pour Constantinople, mais comme il ne voulut pas admettre le système d'Arius, l'empereur le fit conduire en exil. Pendant ce temps, Arsace, manquant de parole à ses satrapes, les faisait poursuivre et mettre à mort, et ordonnait de lapider le diacre que Nersès avait laissé pour le remplacer.

Sur ces entrefaites, Théodore arriva à l'empire et rendit la liberté aux évêques. En même temps une armée persane envahissait l'Arménie et faisait Arsace captif. Conduit dans le Khouzistan, il fut jeté dans la tour de l'Oubli, pendant que son fils Bab parvenait à se sauver. Mais l'Arménie était entièrement occupée, et défense était faite de parler grec et de se servir des caractères de cette langue. Les Juifs de Van et de l'Ararat furent emmenés en Perse en captivité, et un prêtre qui avait suivi le roi subit le martyre. Accablé sous le poids de tant de malheurs, Arsace se tua après un règne de trente ans.

Nersès, qui était encore à Constantinople, obtint de Théodore une armée pour replacer sur le trône Bab fugitif et chassé de ses états. La rencontre des deux armées eut lieu dans la plaine de l'Ararat, les Perses furent complètement défaits, et leur général fait prisonnier par Sem-

pad Bagratide, qui le mit à mort en lui plaçant sur la tête une couronne faite d'une broche en fer et qui avait été rougie au feu.

Le pays était soumis à Bab, qui ne tarda pas à faire empoisonner Nersès parce que le patriarche lui reprochait de se livrer à des passions honteuses. Lui-même, s'étant révolté contre Théodore, fut conduit à Constantinople et décapité après un règne de sept ans.

Les armées grecques ou persanes ne quittèrent plus le sol de l'Arménie, et suivant la fortune des unes ou des autres, les derniers rois arméniens furent détrônés ou rétablis. Le successeur de Bab, qui osa lui aussi se révolter contre l'autorité impériale, alla finir ses jours dans une île que les auteurs arméniens nomment Thulé ! Après la mort de Théodore, Arcadius régna sur l'Orient et partagea l'Arménie avec le roi de Perse, et chacune des deux puissances, mit un roi arménien pour administrer son royaume. Les deux derniers, Arsace et Khosrov, se firent la guerre, et Khosrov resté victorieux obtint de l'empereur grec de régner sur la portion de l'Arménie qui lui appartenait en payant tribut, mais il excita par là la colère du roi de Perse, qui le fit enfermer dans la forteresse de l'Oubli, et mit son frère à sa place. A la mort de ce dernier, le patriarche Sahag obtint la grâce de Khosrov, qui mourut en venant reprendre possession de son trône. Avec lui finit la race des Arsacides royaux d'Arménie. Divisé entre la Grèce et la Perse, le pays fut administré par des officiers nommés *Marzbans,* pour le compte de cette dernière puissance qui gardait la partie la plus grande et la plus fertile.

CHAPITRE V

Invention de l'alphabet par Mèsrob. — L'éducation grecque et les premiers traducteurs. — La littérature et les écrivains.

Pendant que l'Arménie succombait sous les coups répétés de ses envahisseurs, il se produisait un événement qui mérite bien véritablement d'être appelé national pour les conséquences qu'il a eues. C'est l'invention de l'alphabet arménien, due à l'évêque Mesrob qui fut surtout guidé dans sa découverte par un sentiment religieux. Né du besoin où l'on était de transcrire en langue arménienne les Ecritures Saintes dont il fallait avec de grandes difficultés expliquer au peuple le texte grec ou syriaque, l'alphabet arménien créa, pour ainsi dire, la langue littéraire dans laquelle on se mit à écrire une foule de livres et de compositions de toute sorte, mais principalement sur l'histoire et la théologie. Ce mouvement est analogue à celui qui se produisit au XVI[e] siècle en Allemagne lorsque Luther, en traduisant la Bible en allemand, détermina la création de l'allemand littéraire tel qu'il existe aujourd'hui. La littérature arménienne, une fois formée, conserva l'esprit national et en devint le gardien contre les conquérants étran-

gers mis désormais dans l'impossibilité d'imposer avec leur écriture leur langue et leurs livres religieux. En initiant l'Arménie au christianisme, Grégoire l'Illuminateur n'avait fait qu'ajouter un prétexte de guerre à tous ceux que ses voisins avaient contre elle, mais sans lui apporter un bénéfice d'aucune sorte, la découverte de Mesrob Maschdotz empêcha la disparition de l'esprit national et contribua, au contraire, à le développer et à l'étendre.

Mesrob était originaire du canton de Daron, le pays où se conservèrent le plus tard les traditions antiques relatant les hauts faits des premiers rois sortis de Haïg. Suivant toute probabilité il appartenait à la famille satrapale des Mamgoun qui avait une origine chinoise, et dont le fondateur s'était fixé en Arménie dans le courant du v[e] siècle. Au rapport de Gorioun, son biographe, « c'était un homme instruit, versé dans la connaissance des affaires civiles et militaires et dont la conduite était dirigée par un jugement très sain. » A la connaissance du syriaque, nécessaire à tous les prêtres arméniens de cette époque, il joignait celle du grec, alors la langue la plus universellement répandue, et dont le domaine s'étendait sur toute la surface de l'empire romain et franchissait même l'Euphrate en Asie.

De bonne heure, Mesrob était allé aux écoles de Constantinople pour puiser à ce grand foyer intellectuel l'enseignement qui lui était nécessaire pour l'intelligence complète des livres saints. Quand il revint, il forma le projet de traduire la Bible en arménien, en se servant pour son travail du texte grec, plus parfait que la version en syriaque vulgaire connue sous le nom de *Peschito;* de cette façon il

deviendrait plus facile d'enseigner les dogmes et les mystères du christianisme au peuple qui ne comprenait pas la langue syriaque dont on était cependant obligé de se servir pour célébrer la messe. Pour mener à bonne fin toute cette entreprise, il s'agissait de trouver un alphabet qui transcrivît exactement, et d'une façon complète, tous les sons de la langue arménienne. Mesrob en fit l'objet de ses recherches.

On connaissait l'écriture, en Arménie, depuis la plus haute antiquité et l'on sait d'une façon certaine qu'elle y fut introduite par la conquête assyrienne.

Au VIIIe siècle avant notre ère, quand l'Arménie venait de tomber sous la puissance de l'Assyrie (782-780), un roi de l'Ourarti fit venir de Ninive des scribes qui rédigèrent en assyrien les inscriptions royales. Employés d'abord avec les mêmes valeurs qu'en Assyrie, les signes cunéiformes subirent plus tard quelques modifications dans la manière de les combiner pour qu'on pût représenter ainsi tous les sons des différents dialectes qui se parlaient alors en Arménie. Il reste de cette époque de nombreuses inscriptions gravées par les rois assyriens conquérants, et écrites très probablement dans la langue des peuples vaincus. Ces inscriptions, dites *arméniaques,* et qui n'ont pas encore pu être déchiffrées, se trouvent à Van et dans les différentes parties de l'Arménie qui, à ce moment, appartenaient aux Géorgiens et aux Aghovaniks ou Albanais du Caucase. Peut-être y aurait-il lieu d'essayer le déchiffrement par le géorgien, puisque l'albanais a disparu complètement avec son alphabet et sa littérature. D'autre part, on trouve fréquemment dans les anciens manuscrits armé-

niens des signes ou idéogrammes représentant un mot tout entier et qui, sans aucun doute, doivent être considérés comme les survivants de l'époque cunéiforme. En 1865, M. Emine, le savant professeur à l'Institut-Lazarev de Moscou, a publié dans la *Revue de l'Orient* un remarquable article sur l'écriture arménienne, qui est lui-même suivi d'un tableau où se trouvent représentés tous ces signes idéographiques au nombre de cent cinquante environ. L'écriture cunéiforme et ces idéogrammes étaient très probablement en usage encore au temps de Tiridate, puisqu'on trouve dans l'histoire, composée par son secrétaire Agathange, une expression signifiant écriture de signes (nchanakir). Indépendamment de ces modes d'écriture, il existait encore avant Mesrob un alphabet appelé à tort Danielien, très incomplet et comprenant seulement vingt-deux lettres. Cet alphabet, peu employé et presque inconnu, servit de base à celui de Mesrob qui ne fit que le compléter en y ajoutant sept signes pour les voyelles et sept signes pour les consonnes, dont les lettres correspondantes manquaient à l'ancien. Pour faire accepter son nouveau procédé d'écriture, Mesrob fit ce qu'on faisait toujours dans l'antiquité lorsqu'il s'agissait d'un livre religieux d'inspiration récente ou d'un nouveau système d'écriture, il déclara que ces lettres lui avaient été inspirées par Dieu et, en les plaçant sous un tel patronage, il leur assura d'abord un accueil favorable et ensuite l'existence. Voici d'ailleurs la succession des faits relatifs à cette invention.

Quand Mesrob eut conçu le projet de doter son pays d'un alphabet, il alla trouver le patriarche Sahag pour lui

demander son appui et obtenir la réunion d'un conseil qui délibérât sur la question. L'assemblée se tint à Vagharschabad, et le roi Vram-Schabouh qui y assistait se souvint d'avoir vu, dans un village, l'alphabet arménien chez un évêque. Sur la déclaration d'un autre des assistants, que cet alphabet se trouvait aussi chez un évêque syrien nommé Daniel, on envoya à ce dernier le prêtre Abel, pour qu'il rapportât les lettres avec leur épellation. Abel partit et revint avec vingt-deux lettres, mais comme elles étaient insuffisantes à rendre tous les sons de l'arménien, Mesrob partit lui-même pour aller trouver Daniel. Son voyage fut infructueux, et il se mettait déjà en route pour revenir en Arménie, quand il apprit qu'il y avait à Edesse un rhéteur du nom de Platon qui lui donnerait les renseignements qu'il cherchait. A Edesse, Mesrob fut bien accueilli par Platon, mais celui-ci ne put lui être d'aucune utilité et lui donna seulement une lettre de recommandation pour son maître le rhéteur Epiphane, qui possédait à fond plusieurs langues orientales et résidait à Samosate. Mesrob se mit à sa recherche, mais quand il arriva à Samosate, Epiphane était mort et son disciple Rufin vivait dans la solitude. C'est alors, disent les hagiographes, que Mesrob vit dans le secret de son cœur une main divine qui traçait les caractères de l'alphabet arménien. Il alla ensuite trouver Rufin et celui-ci, qui était un habile calligraphe, donna, avec son calam, des formes gracieuses aux lettres révélées par Dieu.

Il est plus vraisemblable d'admettre que Mesrob indiqua à Rufin les sons qui n'avaient pas de lettres pour les représenter et que Rufin les écrivit. Ces lettres que l'on

connaît aujourd'hui sont celles des sept voyelles, et sept autres représentant des consonnes propres à l'arménien et au géorgien et qui ne peuvent être transcrites par l'alphabet d'aucune des langues écrites voisines de l'Arménie ou de la Géorgie. Mesrob revînt en Arménie et, avec le concours de ses disciples, Jean d'Egeghiats et Joseph de Baghin, il enseigna l'écriture à d'autres disciples plus jeunes en même temps qu'il traduisait en arménien l'Ancien et le Nouveau-Testament et les Proverbes.

L'importance de la découverte de Mesrob se manifesta bientôt et des jeunes gens qui furent plus tard les créateurs de la littérature arménienne, allèrent en grand nombre aux écoles grecques pour étudier sous des maîtres habiles. A leur retour en Arménie ils s'appliquèrent à donner une traduction de la Bible faite sur le texte des Septante et pour laquelle ils employèrent les caractères de Mesrob.

A cette époque le grec était la langue, pour ainsi dire, universelle et les écoles de Constantinople, d'Alexandrie, de Césarée de Cappadoce et d'Edesse, où l'enseignement se faisait en langue grecque étaient autant de foyers de diffusion qui répandaient de tous côtés l'esprit et la science helléniques. L'influence de ces écoles subsista longtemps après leur fermeture, car les professeurs nestoriens d'Edesse se réfugièrent en Perse, où ils continuèrent à enseigner et à former des disciples dans les nouvelles écoles de Nisibe et de Gandichapour. La ville de Carrhes (Harran) possédait aussi une école très brillante, qui dura jusqu'au douzième siècle et dont les rhéteurs traduisirent en syriaque la plupart des monuments de la littérature grecque.

Depuis longtemps l'Arménie connaissait la Grèce par la

Syrie, et une première tentative de conversion au christia-



Église d'Aghthamar.

nisme avait même eu lieu de ce côté-là sous le règne

d'Abgar. La même raison qui avait apporté des obstacles à l'expansion du christianisme à ce moment et qui était la trop grande diversité de caractère entre deux peuples de race différente, se retrouva encore quand il s'agit plus tard de vulgariser le christianisme et la connaissance de ses livres sacrés parmi le peuple des campagnes. La langue dans laquelle on faisait le service divin était le syriaque et l'enseignement se donnait souvent dans cet idiome, qu'il fallait absolument connaître pour étudier les livres sacrés du christianisme. La découverte de Mesrob une fois accomplie, tous ces obstacles disparurent, et il suffit alors de quelques jeunes docteurs élevés dans les écoles grecques qui transportèrent leurs doctrines dans des compositions écrites en arménien pour provoquer une révolution littéraire et intellectuelle dans un pays dont l'esprit aryen était, par avance, en communauté d'idées avec un peuple de même race comme l'étaient les Grecs.

En faisant passer leur idiome au rang de langue écrite, les premiers écrivains de l'Arménie n'avaient eu qu'un but de propagande religieuse, mais de fait ils créèrent une langue qui put être comprise par tous leurs compatriotes, et qui devint ainsi la base de l'unité nationale, en réunissant par un langage commun des peuplades séparées depuis longtemps. A l'époque de leur établissement en Asie-Mineure, les Arméno-Aryens étaient en possession d'un idiome représenté par plusieurs dialectes et faisant partie de la grande famille des langues dites indo-européennes. Une fois installé dans les différentes vallées de l'Arménie, chaque groupe de population continua à développer librement son dialecte en subissant, bien entendu, les lois géné-

rales qui avaient présidé à sa formation. Il se produisit alors une seconde fois un fait qui s'était déjà manifesté, au moment où les tribus aryennes se trouvaient encore dans l'Asie centrale. Le fond du langage était commun, mais chaque tribu l'avait employé suivant son propre tempérament, et avait ainsi créé les dialectes qui ont donné naissance aux langues primitives de la famille indo-européenne.

La place de l'Arménie dans cette famille se trouve parmi les langues du rameau éranien, dans lesquelles il rentre, sans former à lui seul un groupe à part représentant les langues éteintes de l'Asie-Mineure comme on a voulu le supposer. On doit seulement admettre que de tous les idiomes éraniens, c'était celui qui se trouvait le plus près des langues disparues de l'Asie-Mineure et qu'il les réunissait ainsi les uns aux autres. Son originalité est d'ailleurs bien marquée et il porte tous les caractères d'un idiome qui s'est formé librement, tout en empruntant beaucoup aux langues avec lesquelles il était en contact direct. Son vocabulaire où les termes sémites sont excessivement rares, abonde au contraire en mots empruntés au géorgien ou autres langues du Caucase, et ces langues ont parfois influé sur le développement de sa syntaxe. Aussi dans l'état actuel de la science il est impossible d'arriver à une connaissance exacte de l'arménien, sans l'étude préparatoire du géorgien et des autres idiomes du Caucase. Les éléments d'origine étrangère une fois séparés, on constate d'ailleurs que l'arménien est de formation très ancienne, et qu'il a conservé des formes morphologiques que le sanscrit a perdues comme l'instrumental en *av,* par exemple.

L'idiome de la province d'Ararat où résidait la cour fut choisi pour devenir la langue écrite, et les autres dialectes ne tardèrent pas à tomber au rang de patois provinciaux. Toutefois ils subsistèrent sous cette forme, et de nos jours encore ils existent dans les gorges du Taurus au nombre de quinze environ.

Les premiers écrivains de l'Arménie furent des disciples de Mesrob et du patriarche Sahag, son contemporain. Ils sont connus sous le nom de *premiers traducteurs,* parce que ce furent eux qui fondèrent « l'*Ecole des Traducteurs* » qui brilla d'un vif éclat jusqu'au sixième siècle. Le style de cette époque est encore pur et dégagé de toute influence hellénique, et la langue usitée est celle dont se servaient les derniers poètes nationaux du canton de Koghten. L'œuvre des premiers traducteurs consistait tout entière en traduction des Livres Saints du christianisme, et en commentaires de la Bible, parfois aussi on rencontre des travaux de polémique ou de propagande religieuse. C'est ainsi que le Pentateuque, les Arguments des livres de l'Ancien Testament, les Evangiles, des cantiques et quelques hymnes se trouvent avoir été les premières productions de la littérature arménienne. Parmi ces ouvriers de la première heure, il faut citer Joseph de Koghtsim qui devint patriarche, Léon le prêtre, Mesrob, Eznig de Goghp et Gorioun. Il y en a encore beaucoup d'autres, mais leurs œuvres ne les plcent pas au premier rang.

Avec les seconds traducteurs apparaît l'âge d'or de la littérature arménienne bien que les auteurs de cette époque, trop fanatiques de leur éducation grecque, aient voulu transporter dans leurs écrits des expressions et des tour-

nures grecques qui les rendent parfois très obscures. Quelques-uns poussèrent si loin cette innovation dangereuse qu'ils essayèrent d'appliquer à l'arménien les règles contenues dans la grammaire grecque de Denys de Thrace. Ces écrivains refirent pour la seconde fois une traduction de la Bible qui est restée un des monuments de la littérature arménienne, la plupart d'entr'eux crurent de leur devoir d'écrire quelques ouvrages religieux. Mais ils composèrent en outre des livres d'histoire et de critique littéraire qui peuvent être placés au même rang que les productions qui nous ont été léguées par l'antiquité classique.

Le premier historien en date est un secrétaire du roi Tiridate, Agathange, qui écrivit une histoire du règne de ce prince et de la conversion de l'Arménie au christianisme. Une traduction en grec de ce livre lui est encore due selon toute apparence. Gorioun, un des premiers traducteurs, a écrit la vie de Mesrob et Zenob de Glag, l'histoire de la province de Daron.

Au v[e] siècle, Eznig composa la *Réfutation des sectes religieuses,* ouvrage d'une importance capitale qui nous fait connaître avec la religion mazdéenne, l'hérésie de Marcion, qui arriva plus tard jusqu'aux Manichéens du midi de la France en passant par la Bulgarie et en subissant sur sa route diverses modifications.

Moïse de Khorène, l'historien national de l'Arménie, a exposé les annales de son pays depuis l'origine du monde jusqu'à la chute des Arsacides. Indépendamment de la valeur littéraire de ce livre et de son intérêt pour l'Arménie, il contient sur la Grèce, Rome, l'empire des Parthes, et les

pays du Caucase, des renseignements qui en font un monnument historique de premier ordre. A côté de Moïse se place immédiatement Elisée, celui de tous les auteurs arméniens qui écrit sa langue avec le plus de pureté et d'élégance. Il a laissé le récit de la période qui va de la chute des Arsacides à l'entière occupation persane.

Les dernières guerres de l'Arménie contre la Perse ont été racontées par Lazare Pharbétzi, écrivain consciencieux et d'une grande correction. Parmi les autres historiens de premier ordre, il faut encore signaler Faustus de Byzance qui continue Agathange et va jusqu'en 390. Avec Moïse de Khorène, c'est lui qui nous donne les renseignements les plus complets sur l'Arménie à l'époque des Parthes arsacides.

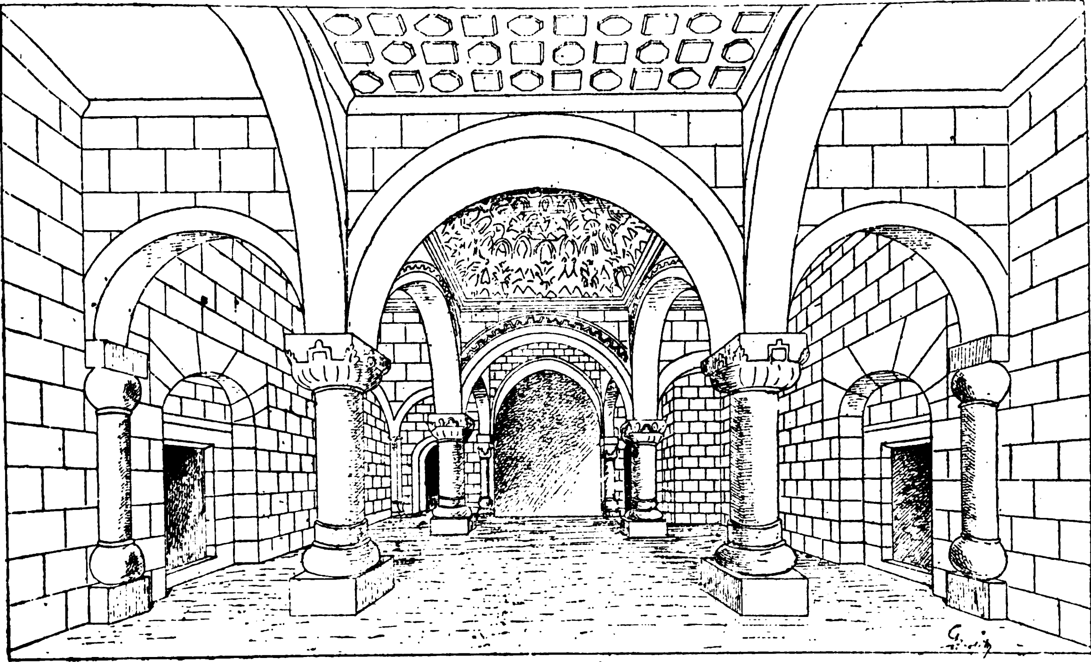
On trouve encore beaucoup de renseignements dans les œuvres théologiques de docteurs tels que Mambré, frère de Moïse, auteur d'homélies et d'une histoire aujourd'hui perdue. Le patriarche Jean Mantagouni a laissé des homélies et des prières. David le Philosophe a fait une traduction d'Aristote.

Comme on le voit, la découverte de Mesrob avait provoqué en moins d'un demi-siècle l'éclosion d'une littérature de premier ordre, et c'est peut-être dans l'histoire un exemple unique de rencontrer, dans un espace de temps aussi limité, une pléiade d'écrivains aussi remarquables. Les Arméniens n'ont pas méconnu l'importance de ce fait, et de bonne heure ils ont donné à cette époque le nom d'âge d'or de leur littérature.

A côté des auteurs qui viennent d'être énumérés il faudrait en citer encore beaucoup d'autres, d'une importance

littéraire moindre, il est vrai, mais qui abondent en détails précieux sur l'histoire de leur pays et sur celle des Grecs et des Parthes. Il ne faut pas oublier non plus les nombreux auteurs grecs et syriaques qui furent traduits en arménien au cinquième siècle et dont les textes originaux sont aujourd'hui disparus. Ainsi, si l'on a perdu depuis longtemps la trace d'auteurs tels qu'Abydène, Hérodote, Cephalion, Palephate, Manethon, Jules l'Africain, par contre on signale la présence d'une Diodore de Sicile traduit entièrement en arménien. On sait également qu'au douzième siècle, il existait encore une traduction complète de Bérose, et que des auteurs grecs comme Homère, Ménandre, Euripide, Sophocle, ont été traduits autrefois. Ces traductions, dont les auteurs arméniens nous ont conservé des fragments, existent très certainement encore dans les bibliothèques des monastères qui couvrent le sol de l'Arménie ; en Géorgie, on conserve aussi dans les églises beaucoup de manuscrits et l'on sait que de nombreuses traductions d'auteurs grecs ont été faites dans la langue de ce pays. On cite notamment les ouvrages de Joseph, les dialogues de Platon, Aristote, l'histoire de Dion Cassius et les livres de Nemesius.

Par le nombre de ses écrivains, et le mérite de leurs productions la littérature arménienne a donc le droit de prendre rang à côté des littératures des peuples civilisés de l'Europe. Elle se place d'ailleurs bien au-dessus des autres littératures orientales plus riches peut-être en documents historiques, ou comme poésie, mais dont les œuvres ont été écrites sans cette connaissance de la composition du livre que les Arméniens avaient appris des Grecs.



Intérieur de l'église Saint-Étienne de Keghart.

CHAPITRE VI

La conquête persane. — Protestation des évêques arméniens contre la persécution religieuse. — Bataille d'Avaraïr et continuation de la lutte. — Suprématie des Bagratides. — L'invasion arabe. — Les Seldjoukhides.

Avec les derniers rois arsacides, l'Arménie avait perdu tout espoir de recouvrer son indépendance nationale, et au cinquième siècle de notre ère elle n'était plus qu'une province persane, administrée par des *Marzbans* entièrement à la discrétion du pouvoir qui les avait nommés. Les liens de la servitude se resserraient de plus en plus et quand Iezderdjed II monta sur le trône en 439, l'indépendance religieuse de l'Arménie fut aussitôt mise en question. Le christianisme, qui s'était développé sous la protection des rois parthes, allait être attaqué par leurs rivaux de Perse, et les Arméniens, qui n'avaient pas su se défendre contre l'invasion étrangère, firent alors des prodiges de courage et d'abnégation pour conserver avec leur langue cette foi religieuse, qu'ils considéraient désormais comme la sauvegarde de leur nationalité.

A peine devenu roi, Iezdedjerd II s'efforça d'arrêter en Arménie les progrès du christianisme et d'y propager au

contraire la religion des mages, pour porter ainsi atteinte à l'influence toujours croissante du patriarchat. Plusieurs satrapes crurent faire un acte de politique habile en condescendant aux volontés du roi de Perse, mais la masse de la nation, excitée par le clergé et les seigneurs restés patriotes, se refusa obstinément à sacrifier sur les autels du feu. La cour de Perse se décida alors à recourir à la force, et les chefs des mages furent réunis pour préparer un manifeste religieux qui fut précédé d'un édit royal. La proclamation religieuse fut faite par le généralissime de l'armée perse au moment de son entrée en Arménie et l'exposé de la foi mazdéenne qui s'y trouve concorde en tout point avec la tradition conservée par Eznig. Après une attaque contre les dogmes du christianisme, l'édit se terminait par l'ordre de le réfuter mot à mot, ou d'aller se défendre devant la haute cour royale.

On comprend aisément qu'une pareille déclaration, appuyée d'ailleurs par une nombreuse armée, dut jeter l'épouvante dans toute l'Arménie. Les évêques, réunis sous la présidence du patriarche Joseph, firent une réponse pleine de dignité et de soumission pour le roi de Perse, mais en annonçant leur ferme résolution de périr pour leur foi plutôt que de l'abandonner. Excité contre eux par son premier ministre et par le chef des mages, le roi convoqua immédiatement à la porte royale les évêques et les principaux satrapes. Ils s'y rendirent sur-le-champ, et quand ils comparurent, Vartan Mammigonien, petit-fils du patriarche Sahag, prit la parole pour défendre ses compatriotes. Tout ce qu'il put obtenir fut quelques jours de délai au bout desquels les satrapes, après avoir tenu conseil, ré-

solurent de se soumettre en apparence aux ordres du roi afin de sauver la vie de leurs femmes et de leurs enfants qui étaient restés sans défenseurs. Toutefois Vartan ne consentit à les accompagner jusqu'au temple du feu, que lorsqu'ils eurent juré sur les Évangiles de se consacrer à la délivrance de leur patrie dès qu'ils seraient de retour en Arménie. Cette concession temporaire, qui fut regardée comme une véritable conversion, valut aux seigneurs arméniens d'être comblés d'honneurs et de présents, et quand ils revinrent chez eux on leur adjoignit un certain nombre de mages pour les instruire dans leur nouvelle religion.

A leur rentrée en Arménie, l'accueil qu'ils reçurent de leurs compatriotes qui les regardaient comme des apostats, les excita encore plus à jeter le masque et ils allèrent rejoindre Vartan pour lui faire lever l'étendard de la révolte. Elle se fomentait d'ailleurs de tous côtés et quand tous les seigneurs eurent proclamé la sainte union, et juré de défendre l'indépendance de leur pays, les mages se virent attaqués de tous les côtés. Leurs temples furent renversés, eux-mêmes passés au fil de l'épée et le feu jeté à l'eau.

A cette nouvelle, le généralissime perse Mihr-Nerseh envahit immédiatement l'Arménie, mais il fut défait dans une première bataille, et Vartan reprenant ensuite les défilés, y établit des troupes.

La joie que les Arméniens éprouvèrent de ce succès fut altérée par la nouvelle qu'on reçut de la trahison de Vasag, seigneur de Siounik, qui venait de passer au roi de Perse après avoir enlevé les enfants de la plupart des familles princières d'Arménie. Pendant tout l'hiver il envoya

des émissaires au camp de Vartan dans la province d'Ararat, mais il ne put parvenir à détacher aucun soldat, et quand le printemps arriva, toute l'armée se mit en marche pour aller au-devant des Perses. Les deux armées se rencontrèrent le 2 juin 451 auprès du village d'Avaraïr. Le combat fut acharné et dura toute la journée; pendant longtemps la valeur des Arméniens, entraînés par leur général Vartan, fit échec au nombre et l'on put croire un moment qu'ils resteraient victorieux. Ils durent céder cependant quand Vartan eut été tué, et alors le massacre commença. Les Arméniens furent tous tués au nombre de mille trente-six et les Perses perdirent trois mille cinq cent quarante-quatre hommes. En voyant le désastre de son armée même victorieuse, le général parut hésiter à faire connaître au roi toute la vérité, et ce ne fut que sur les instances de Vasag qu'il se décida à entrer en Arménie. De nos jours encore les Arméniens célèbrent chaque année l'anniversaire de la bataille d'Avaraïr où périrent les Vartaniens et avec eux les derniers défenseurs de l'indépendance nationale de la Grande-Arménie.

Au lieu d'abattre le courage des Arméniens, ce désastre parut au contraire le ranimer. La guerre se continua sur tous les points à la fois, de telle sorte qu'au bout de peu de temps l'armée perse se trouvait usée en détail. Après la bataille, le général perse Mouschgan avait cerné un château où s'étaient réfugiés un certain nombre de soldats arméniens, auxquels il promit la vie sauve s'ils voulaient se rendre. Un des chefs qui ne crut pas à la parole des alliés de Vasag parvint une nuit à franchir les lignes ennemies avec sept cents hommes et quand les derniers vaincus par

la famine furent obligés de se rendre, Mouschgan en fit périr deux cent treize et envoya les autres avec le patriarche Joseph à la cour de Perse.

A partir de ce moment toute la population, hommes, femmes, enfants et vieillards, se retira dans les forêts et dans les montagnes les plus inaccessibles. Des partis s'organisèrent pour tenir la campagne, et les Perses, battus dans plusieurs rencontres, furent poursuivis de tous les côtés. A la même époque, les Huns faisaient irruption sur les frontières de Perse et emmenaient un grand nombre de prisonniers.

Quand le général perse connut tous ces revers, il s'en montra fort irrité et il écrivit immédiatement à la Porte persane pour rejeter toute la responsabilité sur Vasag. Le roi nomma immédiatement marzban d'Arménie un des premiers seigneurs de sa cour avec ordre de pacifier le pays par les moyens de douceur. Il ordonnait en même temps de ramener les troupes vers les contrées du nord pour les opposer aux Huns. Le nouveau marzban convoqua aussi un certain nombre de prêtres qui répondirent à son appel et furent conduits enchaînés en Perse avec Joseph et Léon pour être confrontés avec Vasag qui s'agitait déjà beaucoup pour établir son innocence. Malheureusement les preuves qui s'élevèrent contre lui furent accablantes et un jugement royal le condamna à la prison et à la restitution de tout ce qu'il avait détourné ou malversé. Les mauvais traitements et les privations de toute sorte qu'il endura dans sa prison ne tardèrent pas à lui causer une maladie terrible et il mourut au milieu des plus atroces souffrances.

Malgré la condamnation de Vasag, les évêques armé-

niens restèrent toujours en prison et quand Iezdedjerd, quelque temps après, marcha lui-même contre les populations du nord, il les fit enfermer à Nichapour. La campagne contre les Huns ne fut pas heureuse, et les mages et les généraux s'empressèrent de trouver la cause de ces désastres dans la colère de Dieu qui était irrité de la douceur avec laquelle on traitait les captifs. Le roi donna alors l'ordre de décapiter sur-le-champ tous les prêtres captifs s'ils ne voulaient pas se convertir. Les évêques furent mis à la torture, puis conduits dans un désert où on les mit à mort après de longues souffrances. Le projet des officiers perses avait été, en les emmenant dans un endroit inconnu, que les chrétiens ne retrouvassent pas leurs ossements, et n'en fissent pas des reliques. Par une circonstance particulière, il se trouvait dans l'escorte un chrétien du Khouzistan, qui rapporta plus tard les ossements.

Deux prêtres, Abraham et Khorène, purent seuls revoir l'Arménie mais plus tard, et après qu'ils eurent été mis à la torture et qu'on leur eût coupé les oreilles.

La rigueur avec laquelle le roi de Perse avait jusqu'alors traité les captifs semblait s'adoucir. A la demande du roi des Ibères, qui fit de nombreuses démarches auprès des seigneurs perses et les combla de cadeaux, le neveu de Vartan, Vahan le Mammigonien, que Vasag avait autrefois enlevé, fut rendu à la liberté. Peu de temps après, Iezdedjerd mourut et de ses deux fils ce fut le plus jeune qui lui succéda après avoir tué son frère.

Bérose se montra moins rigoureux que son père pour les Arméniens et à son avènement il rendit la liberté aux satrapes et restitua à Vahan sa principauté. A la suite de

nouvelles intrigues du parti des mages, le patriarche Kiud et Vahan lui-même se virent appeler au tribunal suprême, mais ils purent se justifier et confondre leurs adversaires. A son rétour en Arménie, Vahan organisa la résistance et pendant plusieurs années lui et son frère, qui fut tué dans un combat durant la lutte, infligèrent à leurs ennemis des échecs nombreux. A la fin on put ouvrir des négociations avec la Porte persane, et quand Bérose eut été tué dans un combat contre les Huns Hephtalites, son successeur Vagharsch acheva de traiter avec Vahan qui se rendit à la cour de Perse où on le nomma général des troupes arméniennes. Bientôt le marzban fit tant par ses rapports favorables qu'il obtint de céder sa place à Vahan, et l'Arménie commença à pouvoir se remettre après tant de revers et de désastres.

Plus tard, quand Khosroës II monta sur le trône, la révolte d'un seigneur perse l'obligea à demander des secours à l'empereur grec Maurice, qui lui envoya une armée. Reconnaissant, Khosroës fit don à Maurice d'une grande partie de l'Arménie avec la Mésopotamie, tandis qu'il faisait marzban Sempad Bagratide. L'Arménie se trouva alors administrée par un marzban dans la partie persane et par un curopalate dans la partie grecque. Elle fut dès lors en proie aux troubles et aux divisions par suite de l'ambition des satrapes qui combattaient les uns contre les autres, et tous les jours elle alla s'affaiblissant de plus en plus.

Il était grand temps cependant de s'unir pour repousser l'invasion qui se préparait du côté du sud. La prédication de Mahomet avait déjà porté ses fruits et l'esprit guerrier



Évêque arménien officiant.

des Arabes, surexcité par le fanatisme, avait commencé à les jeter hors de leur territoire. Ils se jetèrent bientôt sur l'Arménie et écrasèrent les armées d'Héraclius. Les habitants de Jérusalem se hâtèrent d'envoyer à Constantinople le bois de la vraie croix et se soumirent ensuite aux Arabes qui se ruèrent sur l'Arménie en dévastant tout. La ville patriarcale de Tovin fut complètement détruite et trente-cinq mille personnes y périrent massacrées, après quoi les Arabes envahirent la Syrie qu'ils dévastèrent de fond en comble. Les divisions intérieures de la cour de Byzance, qui l'empêchaient de porter secours aux Arméniens, favorisaient l'extension des Arabes. Théodore Resdouni, proclamé général par les satrapes arméniens, ne put pas empêcher une seconde invasion, et à sa mort le patriarche Nersès, d'accord avec les seigneurs, fit nommer à sa place Hamazasb Mammigonien qui joignait à un grand amour pour les lettres, la valeur dont il avait hérité de ses ancêtres.

Affranchis depuis quelque temps du joug arabe, les Arméniens se déclarèrent vassaux de l'empire grec et attirèrent ainsi une nouvelle invasion musulmane. Depuis lors, les émirs envoyèrent des osdigans pour administrer l'Arménie et les représenter, tandis que les satrapes et les seigneurs opposaient aux Arabes un d'entre eux pris comme gouverneur. Au milieu de tous ces troubles, le patriarche Nersès rendit à son pays les plus grands services, et il avait réussi à faire agréer par les sultans d'Egypte un gouverneur arménien lorsqu'il vint à mourir. Peu de temps après le général arabe Merwan, qui devint plus tard khalife, fut envoyé comme osdigan en Arménie. Il fixa sa résidence dans l'île de Sevan, située au milieu du lac du

même nom et il y transporta tout son butin et ses captifs. Un autre osdigan qui lui succéda fit charger de fers le patriarche Isaac et l'envoya à Damas pendant qu'il dévastait les églises et remplissait le pays de ruines et de deuil. Après quelques années de repos, les Arabes recommencèrent à ravager le pays et c'est à cette époque que se place un des plus douloureux épisodes de l'histoire d'Arménie, dont un hagiographe contemporain nous a conservé le souvenir.

« A l'époque de la domination des Arabes, sous le règne d'Abd-el-Melik, fils de Mervan, ils allumèrent un feu contre nous à l'instigation de Satan qui leur soufflait sa fureur. Après s'être liés par serment ils formèrent dans leur rage empoisonnée et mortelle un projet impie qui ajouta encore à tous nos maux précédents ; car les soldats et les généraux nos seigneurs et nos princes, les nobles et tous ceux qui étaient de race satrapale, enveloppés dans une destruction complète, furent exterminés dans des flots de sang.

» Ils se hâtèrent d'envoyer de tous côtés des messagers chargés de semer promptement de fausses nouvelles et de persuader aux chefs arméniens, par des discours et des promesses perfides, de se réunir tous en un même lieu : ils les comblèrent de la part du khalife de cadeaux et de présents et en leur faisant une abondante distribution d'argent, ils leur remirent les impôts de l'année. Par ruse et par trahison ils écartèrent ceux d'entre eux qui étaient armés afin de se mettre en garde contre leurs glaives redoutables. — Vous n'êtes pas comme nous, leur disaient-ils, fermes dans vos serments. — Ils les cernèrent ensuite dans ce même endroit, et après les avoir séparés, ils les mirent

sous bonne garde les uns dans la ville de Nakhdchavan, les autres dans le bourg de Hram. Le chef de ces bandits du nom de Gacem était gouverneur d'Arménie par ordre d'Abd-el-Melik.

» Une fois les satrapes réunis dans les endroits ci-dessus désignés, ils les firent entrer dans la sainte église dont ils fermèrent les portes sur eux en disant : — Que personne ne s'en aille de cette grande assemblée, — et eux-mêmes prenant leurs épées parurent en armes et se portant contre les portes en bouchèrent les issues avec des amas de briques. Les prisonniers entonnèrent alors l'hymne des saints enfants dans la fournaise, puis le cantique des anges exaltant avec les pasteurs celui qui est au-dessus des esprits célestes.

» En même temps leurs persécuteurs arrachaient la toiture et y mettaient le feu en accumulant plus de matières combustibles qu'il n'y en avait dans la fournaise de Babylone. La crainte de l'autorité royale d'une part, de l'autre une légion de démons qui étaient entrés dans leurs corps les rendaient furieux et les faisaient courir autour de l'édifice en agitant leurs glaives. Les pères avaient les entrailles déchirées de compassion pour leurs fils en voyant le feu tomber du haut du faîte et la flamme dévorer les vêtements de leurs enfants : dédaigneux de leurs propres souffrances, ils oubliaient leur mort tout aussi lamentable. Enfin, rendus égaux par le même sort, ils périrent tous jusqu'au dernier.

» Enfin, ce terrible incendie sortit des matériaux accumulés de mains d'hommes, la charpente s'embrasa et le toit fut en flammes. La fumée du feu tombait d'en haut avec

des tisons ardents et son odeur suffocante et âcre fut le supplice qui apporta la délivrance à tous ces malheureux dont elle cachait la multitude restée sans secours d'en haut. Les continuelles actions de grâce des victimes ne cessèrent qu'avec leur dernier souffle, et leurs bourreaux se virent dès lors en sûreté contre la terreur qu'ils en avaient. Souvent en effet des troupes nombreuses avaient été battues honteusement par une poignée de vaillants et nobles satrapes arméniens. Le fer fit aussi tomber la tête des plus illustres guerriers qu'ils suspendirent à des arbres, et c'est par là que s'acheva leur œuvre de sang.

» Les païens maudits envahirent ensuite toute la contrée en fouillant les demeures des victimes : ils pillèrent tous les trésors du pays sans exception et se saisirent des maisons et des familles des cavaliers. Ils se servirent de ce prétexte après les avoir pris pour les emmener captifs à Nakhdchavan. Ceux que ces nouvelles frappaient d'épouvante et dont le cœur saignait pour notre patrie furent contraints de venir contempler les misérables restes des malheureux suspendus aux arbres. Le but des infidèles était non seulement d'inspirer la terreur à nos compatriotes, mais aussi de répandre par tout le monde la renommée de leur bravoure.

» L'accomplissement de cet acte d'iniquité eut lieu la seizième année du règne d'Abd-el-Melik, qui accabla l'Arménie de maux jusqu'au jour de sa mort. Les mêmes faits se reproduisirent quatre fois sur son ordre dans tous leurs détails. Après sa mort et la première année du règne de son fils Welith, qui était la cent cinquante-deuxième de l'ère arménienne, à l'époque de la fête de Pâques, on prit

la foule des captifs pour les conduire à la ville capitale de Tovin, où ils furent tenus en prison pendant toute la durée des chaleurs. A mon avis, le nombre des morts dépassa de beaucoup celui des survivants. Quand arriva l'automne, ils furent tirés de prison et marqués au cou. On les livra ensuite pour être emmenés en Syrie une fois comptés et enregistrés. Arrivés à Damas, les nobles furent gardés à la cour, les enfants livrés à un métier et les autres dispersés en esclavage. Quant à ceux qui moururent sur la route, je ne sais s'ils furent confiés au tombeau ou s'ils restèrent vivants où ils étaient tombés. »

L'Arménie avait changé de maîtres en passant des Perses aux mains des Arabes, mais sa situation était restée la même. Divisés entre eux par des rivalités de puissance et d'ambition, les différents seigneurs arméniens profitaient de l'abaissement et de la ruine des autres familles pour tenter de s'élever eux-mêmes. Avec une telle désorganisation intérieure, il était impossible de résister à l'envahisseur, surtout quand chaque principauté se défendait séparément au lieu de concourir à une défense commune.

Au milieu de tant de désastres accumulés depuis des siècles, l'institution du patriarchat était restée intacte et avait su profiter habilement de tous les revers pour augmenter son influence morale et politique. Quand par leur subtilité théologique, les évêques arméniens furent parvenus au concile de Chalcédoine, en 551, à séparer leur pays du reste du monde romain, ils employèrent toute la diplomatie dont ils étaient capables pour s'appuyer tantôt sur Byzance, tantôt sur les Arabes. Mais ce jeu qui profitait

au patriarchat, réussissait mal au pays, et tour à tour chacun des deux empires envahissait l'Arménie et la châtiait pour sa défection récente, lorsque l'autre venait à se retirer. Il fallait alors avoir recours aux armes, et l'issue de la lutte était le plus souvent favorable aux ennemis unis par le fanatisme et par la politique, tandis que l'Arménie, en proie à toutes les divisions de sa féodalité, ne pouvait leur opposer aucune résistance. Au huitième siècle, la famille qui dirigea presque toujours les campagnes contre les Arabes était celle des Bagratides, et ses membres, par leur patriotisme, obtinrent rapidement une influence considérable.

En 743, Aschod Bagratide, profitant des embarras où se trouvaient les Ommeyades, se fit donner par le dernier roi de cette dynastie le titre de patrice d'Arménie. Ses successeurs conservèrent cette dignité ou en gardèrent tout au moins les fonctions à travers diverses alternatives de succès et de revers, mais quand Motawakel parvint au khalifat, la puissance des Bagratides lui fit un tel ombrage qu'il envoya contre eux une armée arabe. Sempad Bagratide se rendit alors à Bagdad pour protester de sa fidélité envers le khalife, mais il y fut jeté en prison et décapité en 856, tandis que la plupart des princes arméniens embrassaient la religion musulmane.

La politique habile d'Aschod, fils de Sempad, lui concilia l'amitié du khalifat et en 885, il obtint de se faire proclamer roi. Par sa bonne administration il s'attira tous les seigneurs tandis qu'il renouait des alliances avec la Grèce et repoussait les attaques des montagnards du Caucase et des Arabes cantonnés à Tovin sous les ordres d'un émir. Un

de ses successeurs du même nom que lui, compléta son œuvre et fit accepter sa suprématie par les rois du Vasbouragan, d'Albanie et de Géorgie. Il fonda même le royaume de Kars pour un de ses frères qui l'avait servi avec fidélité. Sous les Bagratides, l'Arménie put jouir pendant quelque temps de la sécurité et d'une certaine prospérité matérielle. Ani, la capitale de la nouvelle dynastie, fut agrandie et restaurée plusieurs fois, et l'Arménie aurait pu recouvrer son antique prospérité si une nouvelle invasion n'était venue l'accabler de nouveau.

En 1021, les Turks Seldjoukhides firent une première apparition, et le roi du Vasbouragan, épouvanté par le pillage de Tovin, céda ses états à l'empereur grec Basile II en échange de Sébaste. A partir de ce moment les empereurs grecs ne songèrent plus qu'à s'emparer de l'Arménie à force d'intrigues, et ils parvinrent à acheter leurs domaines à plusieurs rois. En 1043, il ne restait plus que le roi d'Ani, Kakig II, qui résista pendant trois ans aux Grecs et aux Arabes réunis. Au bout de ce temps, il se rendit à Constantinople, mais il y fut retenu prisonnier pendant que les Grecs s'emparaient de ses Etats et lui offraient en échange la petite ville de Bizon.



Kars.

CHAPITRE VII

Les Seldjoukhides. — Fondation du royaume de la Petite-Arménie. — Les Roupéniens et les Héthoumiens. — Les croisades et la lutte des Arméniens contre l'empire grec et les Seldjoukhides. — Sempad le connétable et l'invasion mongole. — Les invasions égyptiennes et les querelles religieuses. — Fin et chute du royaume de la Petite-Arménie.

Les Grecs étaient à peine devenus maîtres de l'Arménie qu'ils eurent à défendre leurs nouvelles possessions contre les attaques des Seldjoukhides qui commençaient à faire des ravages épouvantables. Battus en 1049 par les armées grecque et arménienne réunies, les Turks n'en continuèrent pas moins leurs incursions et quelques années plus tard, sous le règne d'Alp-Arslan, ils envahirent l'Arménie après avoir fait reconnaître leur suzeraineté par les rois de Géorgie et d'Albanie. La ville d'Ani elle-même ne tarda pas à succomber après avoir supporté toutes les horreurs d'un siège, et les historiens arméniens de cette époque ont tous redit cette catastrophe qui anéantit définitivement leur pays. Malgré quelques retours offensifs des Grecs, les Seldjoukhides restèrent désormais les possesseurs de l'Arménie, et leur avant-garde s'avança même jusqu'aux portes de Constantinople.

En 1079, Kakig II mourut empoisonné dans la ville de Cybistra et avec lui s'éteignit la race des rois Bagratides d'Ani; quelques autres princes furent également frappés pour avoir défendu leur patrie, et l'Arménie resta la possession des Turks qui y établirent plusieurs principautés jusqu'au moment où se fonda l'empire d'Iconium qui les tint sous sa dépendance.

Pendant que les Seldjoukhides commençaient à remporter leurs premiers succès, plusieurs princes arméniens, désespérant de pouvoir résister à l'invasion, avaient quitté leur domaine et s'étaient retirés dans les montagnes de la Cilicie ou dans les gorges profondes du Taurus. Oschin, seigneur d'une partie de la province d'Artsakh, fut un des premiers à émigrer avec ses deux frères et les nobles de sa maison. Il s'empara tout d'abord de la forteresse de Lampron en Cilicie et, en se reconnaissant vassal de l'empire grec, il fut confirmé dans sa conquête. Il devint ainsi le fondateur de la puissante famille des Hethoumiens qui resta la rivale de la famille royale des Roupéniens. De son côté, Roupen s'était jeté dans le Taurus avec quelques compagnons, après l'empoisonnement de Kakig II, dont il était un des principaux officiers.

Il s'établit dans la forteresse de Partzapert et s'y maintint malgré tous les efforts des Turks pour l'en chasser. Son fils, Constantin Ier, aussi brave que lui, s'empara de la forteresse de Vagha dont il fit la première capitale du futur royaume de la Petite-Arménie.

Les progrès de Constantin furent rapides et quand les Croisés en 1097 arrivèrent en Cilicie ils l'y trouvèrent fortement installé, et déjà devenu redoutable pour les Turks,

ses voisins. Averti par lettre, Constantin, avec le gouverneur grec d'Edesse, se porta au-devant des Francs au moment où ils débouchaient en Cilicie, et leur fournirent tout ce qui était nécessaire pour ravitailler l'armée. Une fois établis sous les murs d'Antioche, les chefs croisés trouvèrent encore dans les Arméniens des auxiliaires précieux et dévoués, et quand la famine se fit sentir dans leur camp, ce furent les chefs arméniens et les moines de la Montagne-Noire qui envoyèrent aux Francs les vivres dont ils avaient besoin. Constantin reçut le titre de baron en récompense de son zèle, et ce fut encore lui qui aida Beaudouin à s'emparer d'Edesse au retour d'une expédition contre les Turks.

A la mort de Constantin, son fils Thoros Ier confirma les alliances de son père avec les rois francs de la Palestine, qui lui envoyèrent des secours pour soutenir la guerre contre les Grecs et les Seldjoukhides. Ces derniers éprouvèrent même une défaite sanglante dans les défilés de la Cilicie, et les princes arméniens purent ensuite secourir la principauté d'Antioche contre une invasion des musulmans de Syrie et de Palestine.

Quoique sourdes les hostilités continuaient toujours avec les Grecs, et les Arméniens ne perdaient pas une occasion de se joindre à leurs adversaires ou de les attaquer eux-mêmes, et ce fut la politique constante des premiers *barons* de la Petite-Arménie de combattre en même temps les musulmans et les Grecs, et s'appuyant sur les Francs de la Palestine. Un retour offensif des Grecs réduisit cependant Léon Ier, à se cacher dans le Taurus. Pressé par la famine il dut enfin se rendre, pour se voir emmener

à Constantinople où il mourut dans un cachot. Les Grecs restèrent quelque temps maîtres de la Cilicie, mais en 1143, Théodore II, fils de Léon, s'échappa de Constantinople et arriva dans son royaume sous l'habit d'un mendiant où il se mit à la tête des Arméniens soulevés. Les Grecs furent chassés, et une attaque de Maçoud, sultan d'Iconium, provoquée par l'empereur, fut repoussée ; Maçoud fit alliance avec ses vainqueurs, et les Arméniens pour avoir la paix se reconnurent vassaux de l'empire.

La trêve fut de courte durée. Trop à l'étroit dans les montagnes du Taurus, les princes arméniens ne cessaient pas de convoiter la possession des plaines fertiles de la Cilicie et de ses ports de mer, qui les auraient mis en communication directe avec les rois latins de Jérusalem. Aussi chaque fois que les Grecs se retiraient, les bandes arméniennes accouraient et s'emparaient de quelque place forte qu'il fallait rendre peu de temps après, quand un nouveau général ou l'empereur lui-même venait demander satisfaction pour l'affront et les dommages qui lui avaient été faits. Cette situation se prolongea sous plusieurs princes et ce ne fut qu'à l'époque de Roupen II, vers 1174, que la prospérité de la Petite-Arménie put commencer à se développer. Mais alors les querelles religieuses, encore plus indispensables aux Arméniens qu'aux Grecs, naquirent immédiatement, et en 1178-1179, le patriarche Grégoire II réunit un concile à Romcla pour ménager la réunion des églises grecques et latines. Comme plus tard ceux de Sis et d'Adana, ce concile n'aboutit pas, et la guerre qui recommença étouffa le bruit des discussions théologiques.

La prise de Jérusalem en 1187, par Saladin, fut le signal d'une nouvelle croisade que dirigea Frédéric Barberousse. Le prince roupénien Léon qui régnait alors sut, en politique habile, profiter de cette circonstance pour augmenter son pouvoir et transformer sa principauté en royaume. Frédéric était encore en Asie-Mineure, lorsqu'il reçut les envoyés de Léon demandant pour leur maître la couronne royale et la suzeraineté de l'empereur. Frédéric acquiesça, et Léon pouvait déjà se croire roi d'Arménie, quand l'empereur vint à se noyer dans le Cydnus.

Léon ne perdit pas courage, et pendant que Conrad, fils de Barberousse, continuait sa route vers Jérusalem, il adressait sa demande au pape et au nouvel empereur Henri VI. Cette fois le succès fut complet, et Conrad, archevêque de Mayence, apporta à Léon la couronne royale. Léon fut sacré à Tarse, le 6 janvier 1198 et reconnu vassal de l'empire. Toute opposition de la cour de Byzance était ainsi écartée, car elle ne pouvait se mettre en désaccord avec une puissance dont elle avait sans cesse besoin et, d'autre part, la Germanie était loin et le fardeau de la vassalité bien facile à porter. Byzance sentit le coup qui lui était adressé, et l'empereur s'empressa d'envoyer au nouveau roi un diadème royal en l'engageant à le prendre de préférence à celui de l'empereur qui était trop loin pour le secourir. Léon n'eut garde de le refuser, et envoya à Constantinople des présents magnifiques, mais il conserva son indépendance dont il sut se servir pour affermir sa royauté naissante.

La guerre permanente avec les états voisins et souvent à l'intérieur était une conséquence absolue de la situation

géographique de la Petite-Arménie, et Léon II, comme ses prédécesseurs, eut à se défendre contre les royaumes musulmans avec lesquels on était immédiatement en contact et aussi contre les princes francs qui songèrent à la conquête de la Cilicie, quand l'indifférence eut remplacé le fanatisme religieux des premiers temps. Léon II sortit toujours victorieux dans ses guerres contre le sultan d'Iconium, le comte de Tripoli, ou la famille des Hethoumiens, et il put achever tranquillement son règne.

Il mourut en 1217, ne laissant qu'une fille Zabel, ou Isabelle, âgée de seize ans, et qui fut couronnée reine par son tuteur, le baïle Constantin, seigneur de Partzapert, et plusieurs autres nobles Arméniens. Les attaques des princes latins commencèrent immédiatement; mais elles furent toutes repoussées, et en 1220, Philippe d'Antioche épousa Isabelle. Il est vrai que peu après il essaya de violer les droits et les privilèges des nobles Arméniens qui le jetèrent dans une prison où il mourut. Le *baïle* Constantin fit alors épouser à Isabelle son second fils Hethoum et c'est ainsi que s'accomplit la réunion des deux familles longtemps rivales des Hethoumiens et des Roupéniens. Hethoum nomma son frère aîné Sempad, Sbarabed ou connétable du royaume et lui reconnut la propriété de la forteresse de Lampron et de toutes celles qui faisaient partie du domaine de la famille.

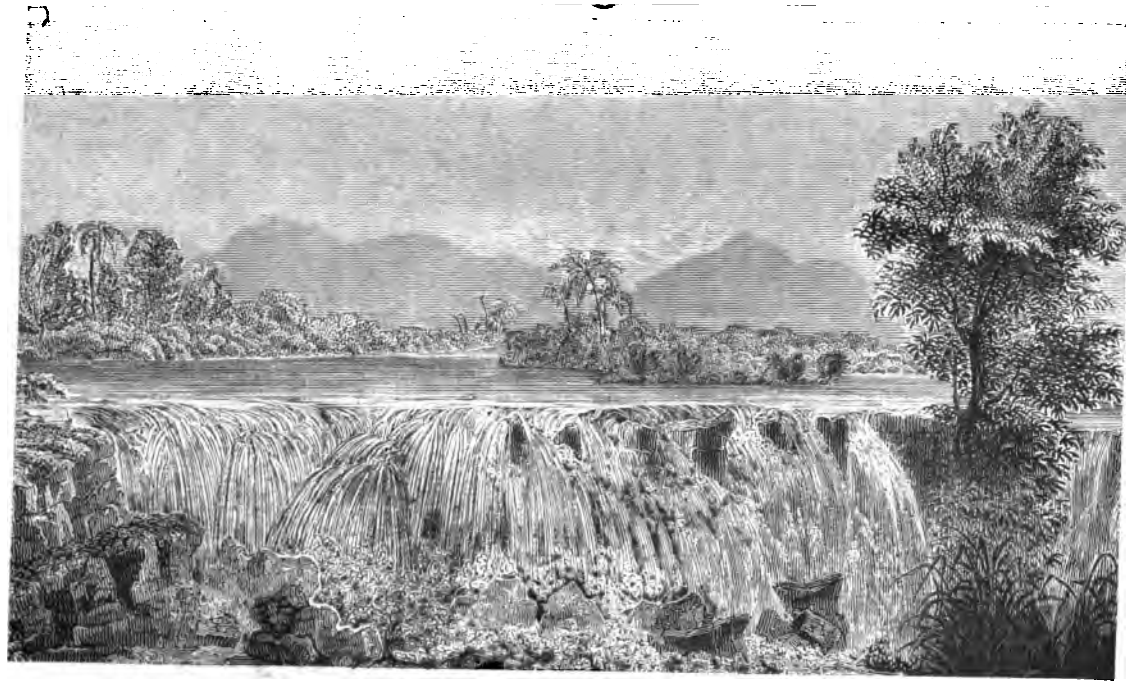
Ce fut l'époque de la plus grande extension du royaume de la Petite-Arménie qui comprenait alors la Cilicie, un grand nombre de villes de la Syrie, la Petite-Arménie proprement dite, la Cappadoce et l'Isaurie. Ses ports étaient fréquentés par une foule de marchands venus

d'Europe, et de son territoire partaient toutes les routes qui allaient en Perse en passant par Iconium et les différentes villes de la Grande-Arménie dont les émirs seldjoukhides avaient fait leur capitale. Cet état prospère ne dépérit pas entre les mains d'Hethoum, guidé par les sages conseils de son père Constantin, et appuyé sur son frère aîné Sempad, qui mit au service de sa patrie tout son courage et son talent.

L'esprit diplomatique des princes arméniens se manifesta surtout au moment de l'arrivée des Mongols en 1244, et ils surent protéger leur royaume contre ce terrible ennemi venu des steppes de l'Asie, et qui allait renverser l'empire d'Iconium en ravageant une fois de plus la Grande-Arménie. Les Arméniens soutinrent les nouveaux conquérants, et en échange des services rendus, ils reçurent plusieurs villes de Syrie. Dès lors, l'alliance de l'Arménie et des Mongols se resserra de plus en plus. En 1246, Sempad se rendit une première fois auprès du grand Khan qui le reçut avec toute sorte d'honneurs et quelques années après, le roi Hethoum s'y rendit lui-même.

A partir de ce moment, les rois de la Petite-Arménie devinrent les fidèles alliés des Mongols, et quand ceux-ci passèrent l'*Euphrate* pour conquérir la Syrie, ce fut en Cilicie qu'ils trouvèrent les soutiens les plus dévoués. Plus tard, quand ils durent battre en retraite, ce fut encore de là que leur vinrent les secours nécessaires pour refaire leurs armées.

Les rapports étroits qui unissaient les Héthoumiens et les Mongols étaient de nature à éveiller les susceptibilités et la méfiance de l'Egypte ; aussi les Mameluks ne tardèrent-



Chute du Cydnus.

ils pas à faire une première invasion et à venir mettre le siège devant Antioche. Repoussés, ils partirent, mais en emmenant prisonnier le fils du roi dont ils vendirent la liberté contre une partie du territoire de l'Arménie. A la suite de ce désastre, Hethoum abdiqua en faveur de son fils et prit l'habit monastique.

Léon III inaugura son règne par des travaux de défense jugés nécessaires pour mettre son royaume à l'abri d'un coup de main. Sis, devenue capitale, fut fortifiée et embellie, et quand les Egyptiens revinrent, il leur fut impossible de se répandre dans le pays pour le ravager. Ils furent d'ailleurs bientôt chassés et ce fut dans un combat contre eux que le connétable Sempad, alors âgé de quatre-vingts ans et plus, tomba mortellement frappé (1274). Sa mort fut une grande perte pour l'Arménie qu'il avait servie comme diplomate et comme guerrier, sans avoir jamais usé de sa puissance pour satisfaire ses intérêts particuliers.

Les Egyptiens étaient toujours menaçants et malgré des secours envoyés par les Mongols et le roi de Géorgie, Léon III fut battu à Emèse et dut repasser l'Euphrate. L'Arménie ne pouvait plus s'opposer à l'invasion ; elle put jouir cependant de quelque repos jusqu'à la mort de Léon III, en 1289.

Le règne d'Hethoum II marque le commencement d'une décadence complète du royaume d'Arménie. Par son attachement à l'Eglise romaine, il fut la cause de discordes religieuses dont les conséquences politiques ne se firent pas attendre.

En voyant l'état d'isolement dans lequel son royaume était tombé, il avait voulu se faire un allié de la papauté,

alors toute-puissante et dont les chevaliers de Rhodes formaient la milice la plus redoutable. Malheureusement pour ce projet, le parti national, aveuglé par le fanatisme religieux, rejeta bien loin toute proposition d'entente avec Rome, et quand les Égyptiens, après avoir complètement chassé les Francs, se tournèrent contre l'Arménie, celle-ci se trouva sans défenseurs. Malgré les demandes de secours, les Mongols n'envoyèrent pas d'armée, et la forteresse de Romcla, qui servait de résidence au patriarche, fut prise en 1293. Hethoum, dégoûté du pouvoir, se fit moine et abdiqua en faveur de son fils aîné. Des troubles éclatèrent aussitôt et Héthoum se vit contraint par les seigneurs de remonter sur le trône, puis, obligé d'en redescendre une seconde fois à la suite de nouvelles intrigues dirigées contre lui par ses propres frères qui furent reconnus rois à sa place.

En 1300, Hethoum parvint cependant à reconquérir son royaume et, avec l'aide des Mongols, à repousser les Egyptiens; puis il abdiqua en faveur de son petit-fils, Léon IV.

Un évènement, des plus graves pour l'Arménie, suivit presque immédiatement l'avènement de Léon IV à la royauté. Les Mongols de Perse, qui jusqu'alors n'avaient pratiqué aucune religion, et avaient même paru, durant quelque temps, vouloir adopter le christianisme, embrassèrent tout à coup l'islamisme. Cet acte religieux avait pour l'Arménie des conséquences incalculables, car les Mongols devenaient ainsi ses ennemis et les alliés des Mameluks d'Egypte, contre lesquels ils avaient protégé l'Arménie depuis si longtemps séparée géographiquement de

toutes les puissances chrétiennes. Le royaume de la Petite-Arménie s'en trouvait encore plus isolé par suite de son schisme religieux, et l'empire grec qui aurait pu lui venir en aide était certainement, après leurs querelles théologiques, le pays chrétien qui désirait le plus sa ruine et son anéantissement.

Les résultats de la conversion des Mongols ne se firent pas attendre, car en 1308, trois ans après son avènement, Léon IV était assassiné à l'instigation du général mongol Pilarghou qui envahissait l'Arménie. Un frère d'Héthoum, Oschin, connétable d'Arménie, chassa Pilarghou et fut proclamé roi. Il mourut en 1520, laissant un fils âgé de dix ans que les seigneurs reconnurent pour son successeur, sous le nom de Léon V. Le prince de Gorigos, créé régent du royaume, épousa la veuve du dernier roi qui était une princesse de la famille latine des Lusignan. Mais l'Arménie, divisée par les querelles religieuses, s'affaiblissait de plus en plus, et se séparait davantage de l'Europe à mesure que ses ennemis devenaient plus redoutables. Les traités furent renouvelés avec les Mongols, mais sans aucun profit, et quand Léon, qui s'était brouillé avec Oschin, eut à résister à une invasion des Egyptiens en Cilicie, il se vit abandonné par la plupart des seigneurs et réduit à regarder du haut des forteresses du Taurus les campagnes et les villes dévastées par l'ennemi. Léon mourut en 1342, sans laisser d'enfants, et avec lui finit la lignée royale des Héthoumiens.

Le choix des nobles Arméniens se porta sur un prince de Lusignan du nom de Jean, neveu du roi de Chypre et petit-fils de Léon III par sa mère Isabelle. Il ne régna qu'un

an, et plusieurs Lusignan se succédèrent dans un assez court espace de temps jusqu'à Léon VI qui épousa Marie, nièce de Philippe de Tarente, empereur de Constantinople. A peine était-il couronné que les Egyptiens entraient en Cilicie et réduisaient le nouveau roi à acheter la paix du sultan. Celui-ci, informé qu'une ambassade avait été envoyée aux princes chrétiens pour demander des secours, envoya une autre armée qui occupa toute la Cilicie. Léon, réduit à se cacher dans le Taurus, passa longtemps pour mort et revint au moment où sa femme Marie était près d'épouser Othon de Brunswick qui allait lui-même être proclamé roi d'Arménie. Léon ne conserva pas longtemps le pouvoir, car les Egyptiens revinrent l'année suivante et le firent prisonnier, lui, sa femme et sa fille, ainsi que le connétable Schahan, après avoir assiégé pendant neuf mois la forteresse de Gaban où ils étaient enfermés et qui se rendit faute de vivres (1375). Léon, conduit à Jérusalem, puis au Caire, resta six ans prisonnier, et n'obtint la liberté que sur l'intervention du roi de Castille. Sorti de sa prison, il se rendit d'abord à Rome, puis ensuite en Espagne pour aller remercier son protecteur. De là, il passa en France où le roi lui assura une pension honorable qui lui permit de vivre selon son rang. Après sa mort, survenue le 29 novembre 1393, il fut enterré à Saint-Denis.

Il ne laissait d'autre héritier que deux fils naturels dont l'un s'engagea dans les ordres, tandis que l'autre devint capitaine de la Tour d'Ambleuse. Quant à la princesse Marie et à sa fille Phinna, elles moururent à Jérusalem dans le couvent de Saint-Jacques et furent enterrées dans l'église du monastère où l'on voit encore leur tombeau. Le

comte de Gorigos, Schahan, disparut aussi complètement après son arrivée en Europe et jamais on n'a pu retrouver ses traces.

Après la mort du dernier roi d'Arménie, le titre ne disparut pas et passa aux Lusignan de Chypre pendant que le royaume de la Petite-Arménie tombait sous la domination des musulmans d'Egypte. En 1394, Jacques Ier, roi de Chypre, de la famille de Lusignan, se fit couronner roi d'Arménie et reconnaître, en cette qualité, par les Arméniens de Cilicie. La couronne d'Arménie se transmit dans cette famille sans interruption jusqu'à l'extinction complète des Lusignan de Chypre, et passa ensuite dans la maison de Savoie où elle est encore de nos jours.

CHAPITRE VIII

Causes de la chute de la Petite-Arménie. — Mouvement littéraire du XIIe siècle. — L'Arménie disparaît au milieu des invasions.

Pour bien apprécier les causes de la décadence rapide du royaume de la Petite-Arménie, sous les derniers rois hethoumiens et les Lusignans de Chypre, il est nécessaire de jeter un coup d'œil sur les institutions qui régissaient ce pays et d'examiner à quelles inspirations obéit l'esprit de ses habitants aux différentes époques de son histoire. La première croisade avait provoqué l'alliance naturelle des princes roupéniens avec les barons francs venus à la conquête de la Terre-Sainte, mais les rapports entre Arméniens et Latins se multiplièrent bien davantage après la fondation du royaume de Jérusalem et des comtés de Tripoli et d'Antioche. Malgré quelques guerres passagères entre les comtes d'Antioche et les princes arméniens, on peut dire que la bonne intelligence ne cessa pas de régner entre les Francs et les populations chrétiennes de la Cilicie. Il se créa même bientôt une sorte de parti latin à la cour de Sis, et les jeunes seigneurs affectèrent de s'habiller à la mode franque, et d'adopter, avec les mœurs, le langage

de leurs voisins. Sous les Héthoumiens, l'influence franque ne fit que s'accroître, et à partir de ce moment les actes de la chancellerie royale furent écrits dans les trois langues, arménienne, latine et française.

Le grand connétable Sempad, qui fut un érudit en même temps qu'un homme d'État, a retracé dans sa chronique un tableau très vrai et très animé des mœurs assez légères des seigneurs arméniens de son temps. Le clergé lui-même avait adopté bien vite certains usages des églises latines, et notamment celui de l'offrande. Le mot français s'est du reste glissé dans le dialecte arménien de cette époque, et il est employé par un des docteurs arméniens de ce temps, qui s'écrie, pour réchauffer le zèle religieux de ses ouailles : Oui, les Francs sont débauchés, ils recherchent les plaisirs profanes, mais ils valent encore mieux que vous, car ils vont à l'offrande !

Cette latinisation pour ainsi dire de l'Arménie n'atteignit jamais d'ailleurs la masse du peuple, et ce fut seulement chez les seigneurs de la cour que cette tendance se développa. A côté des titres et des charges autrefois en usage à la cour des rois nationaux de la Grande-Arménie, on créa de nouveaux offices empruntés à la chevalerie féodale et à ses institutions, de telle sorte que la noblesse arménienne se trouva constituée en peu de temps à l'image de la noblesse latine et presque sur les mêmes bases. Cette organisation de la noblesse, toute différente de celle du peuple, provoqua l'adoption pour la noblesse et les bourgeois des lois franques qui régissaient le comté d'Antioche, et qui sont connues sous le nom d'Assises d'Antioche.



Laboureur des environs d'Erzeroum.

L'état d'isolement où se trouva l'Arménie par suite de son schisme religieux fut aussi une cause de rapide décadence. Depuis le concile de Chalcédoine en 551, l'Église arménienne était séparée de celle de Rome, et la première tentative de rapprochement fut faite par Nersès Schnorali, au concile de Romcla, où Nersès de Lampron prononça un discours synodal qui est resté un des modèles de l'éloquence arménienne. L'accord parut fait, mais après la mort de l'empereur et des deux Nersès, on s'aperçut qu'il n'en était rien, et le schisme éclata de nouveau. A l'intérieur même, des divisions se manifestèrent et on eut bientôt trois patriarches : celui d'Etchmiadzine, celui de Sis et celui d'Aghthamar, près de Van, et de nos jours encore les deux derniers refusent de reconnaître la suprématie de celui d'Etchmiadzine.

A la suite de ces dissensions théologiques, il se fonda deux écoles rivales, dont l'une avait pour but la réunion à l'Église latine et l'autre le maintien de l'indépendance nationale par le maintien du schisme. Le fondateur de la première fut Jean de Kerni, qui en fit une association désignée sous le nom de *Frères-Unis*. Elle publia de nombreuses traductions, et fit beaucoup de propagande, malgré l'énergique opposition des moines du couvent de Daten, dont le supérieur, Grégoire, reprochait à ses adversaires de vouloir, sous les apparences d'une réconciliation, ravir à la vieille Église arménienne sa liberté et sa tradition nationale. Cette théorie ne trouva que trop d'écho auprès des masses ignorantes, et c'est ainsi que finit l'Arménie, tombée désormais, au point de vue politique, sous la domination de maîtres étrangers dont elle ne fit que changer sans bénéfice.

pour elle. Après les Mongols et les Egyptiens, vont venir les Turks, et ce n'est que de nos jours, après plusieurs siècles d'oppression et d'accablement, que l'Arménie commence à faire entendre de nouveau sa plainte.

La création du royaume de la Petite-Arménie avait été pour la littérature nationale une sorte de renaissance, et une impulsion nouvelle s'était produite de ce côté. Après le cinquième siècle, quand les derniers représentants de *l'âge d'or* furent disparus, au milieu des tourmentes amenées par les invasions étrangères, toute culture intellectuelle s'éteignit et c'est à peine si on peut citer au VIe siècle le nom de trois ou quatre évêques qui composèrent quelques traités théologiques. Le huitième et le neuvième siècle, sans être bien favorisés encore, nous offrent cependant quelques noms connus et quelques historiens parmi lesquels on peut citer Jean Mammigonien et Moïse Galgantouatzi. Un des écrivains les plus purs et les plus élégants du huitième siècle est Léon Ieretz qui a laissé une histoire de Mahomet et des origines de l'empire des khalifes. Un grand nombre d'ouvrages théologiques dus à différents évêques contiennent aussi des documents historiques d'un grand intérêt pour les événements de cette époque.

La tranquillité relative dont jouit l'Arménie au neuvième siècle et plus tard sous les rois d'Ani permit aux lettres de prendre un nouvel essor et nous voyons alors se produire des œuvres véritablement littéraires. Une des plus importantes est l'histoire d'Arménie du patriarche Jean VI connu sous le nom de Jean Catholicos. Jean VI a raconté l'histoire de l'Arménie à partir de ses origines, en se servant pour les périodes antérieures à l'invasion persane

des auteurs du cinquième et du sixième siècle; il a beaucoup extrait de Moïse de Khorène sauf lorsqu'il s'agit de questions religieuses, car il veut paraître alors mieux renseigné que le grand annaliste. Mais à partir de la conquête perse, il devient complètement original et son livre est le seul document complet qui nous reste pour la période comprise entre le sixième et le neuvième siècle. Comme écrivain, Jean Catholicos a son rang parmi les bons auteurs de l'Arménie, et bien que son style, élégant d'ordinaire, devienne parfois obscur à force de recherche, il est encore un de ceux qui ont le plus retenu des maîtres du cinquième et du sixième siècle. A côté de lui prennent place les historiens Thomas Ardzrouni, le patriarche Zacharie et enfin Etienne Assoghig, auteur d'une histoire universelle, qui acquiert une grande importance pour l'exactitude des dates. Arisdaguès Lasdivertsi a raconté la fin du royaume d'Ani et le commencement de l'invasion des Seldjoukhides. Encore plus que ses compatriotes, il verse des larmes abondantes sur le sort de son pays et cette circonstance lui a valu le surnom de *Pleureur,* qui lui a été donné par les Arméniens eux-mêmes. Il faut encore signaler Mesrob le Prêtre, Grégoire Naregatzi, Grégoire Magistros, Pierre Kedatartz, Grégoire II Vegaïasère et Lisianos.

Au douzième siècle la renaissance est complète et les écrivains de tout ordre, laïques ou religieux, forment une pléiade nombreuse de poètes et de prosateurs. Au premier rang il faut placer le plus grand poète de l'Arménie, Nersès Glaïetzi ou Schnorali (le Gracieux), ainsi nommé pour l'élégance et la pureté de son style. Il fut en même temps un

des Pères les plus éloquents de l'Église arménienne et à ce titre il a laissé nombre de productions d'une grande valeur littéraire. Parmi ses ouvrages en vers il faut citer, d'abord une histoire d'Arménie qu'il composa pendant sa jeunesse et ensuite l'Elégie sur la prise d'Edesse, morceau d'une importance capitale au point de vue historique puisqu'il est à peu près le seul document qui nous donne des renseignements précis sur les événements qui amenèrent la chute de cette ville et sa reddition à l'atabeck Zengui. Comme théologien on lui doit une prière qui se trouve dans tous les livres de piété, des homélies, des lettres pastorales et enfin plusieurs vies de saints. Nersès est de tous les auteurs arméniens le plus fertile, et c'est lui qui a le plus correctement écrit sa langue.

Immédiatement après lui il faut mettre Nersès de Lampron, un autre Père de l'Eglise arménienne, qui a composé un grand nombre d'ouvrages sur des points de doctrine religieuse, où l'on raconte un certain nombre de renseignements historiques. D'autres docteurs, dont il serait trop long d'énumérer les œuvres, sont encore : Ignace, Sarkis, Samuel Ieretz, auteur d'une chronique universelle; Mekhitar le Médecin, auteur d'un traité sur les prières, Grégoire IV, neveu et successeur de Nersès Schnorali, et enfin Mekhitar Koche qui a composé un recueil de fables très estimées en Orient.

Un livre sur la Chronologie de Jean le Diacre est malheureusement perdu, mais on a conservé la Chronique de Mathieu d'Edesse et celle de son continuateur Grégoire le Prêtre, toutes les deux remplies de documents sur les croisades aussi exacts qu'inédits, mais écrites trop sou-

vent dans un style peu châtié et plein de locutions vulgaires.

Au treizième siècle on rencontre encore quelques bons auteurs, élèves de ceux du douzième, et dontla langue est encore littéraire. Tels sont Mekhitar d'Ani, auteur d'une histoire sur les antiquités de l'Arménie, de la Grèce et de la Perse ; Arisdaguès, le grammairien ; le vartabed Jean, dont on a perdu l'histoire des invasions des Tartares, et aussi Guiragos de Kantzag qui a laissé une histoire universelle dont la dernière partie est relative aux invasions des Seldjoukhides, des Mongols, des Turks et aux autres peuples musulmans.

Les historiens Malachie le Moine, Etienne Orpelian et Vartan qui a écrit une histoire et un recueil de fables, ferment la liste des écrivains de cette époque avec quelques théologiens comme Jean Vanagan et le patriarche Grégoire VII.

Un des ouvrages les plus intéressants de cette époque est l'*Histoire merveilleuse du grand khan* écrite en français par le roi Hethoum II après qu'il eut abdiqué et se fut retiré à Chypre dans un monastère. A côté des œuvres écrites dans la langue littérale il faut aussi placer celles qui furent composées dans le dialecte de Cilicie. Ces ouvrages sont d'ailleurs en petit nombre et les plus importants sont dus au connétable Sempad, traducteur des Assises d'Antioche et de Mekhitare. Il écrivit en outre un chronique, où avec les principaux événements de son temps il s'applique à retracer le tableau de la société dans laquelle il vécut lui-même.

A partir de ce moment l'arménien littéral se perdit

peu à peu et les auteurs qui voulurent l'employer introduisirent dans leurs écrits une foule de locutions locales, propres au dialecte de la province où ils habitaient et qu'il est souvent fort difficile de comprendre aujourd'hui par suite de l'ignorance où nous sommes des dialectes vulgaires encore parlés de nos jours.

La domination de maîtres étrangers, les invasions et les dévastations qui se succédaient sans cesse furent la cause absolue de cette décadence des lettres arméniennes pendant toute la période qui va du quinzième siècle jusqu'au commencement du nôtre. Quelques religieux essayèrent cependant dans le silence des monastères de transmettre à la postérité le souvenir des événements qui se passaient et dont le théâtre était principalement la Grande-Arménie. Leurs histoires, écrites dans ce style barbare que nous signalons plus haut, offrent cependant un puissant intérêt qui se retrouve dans les documents contemporains des faits qu'ils rapportent. On doit signaler parmi ces chroniqueurs Thomas de Medzoph, auteur d'une histoire de Tamerlan ; Ephrem, évêque de Sis, et Arakhel, de Tauris, qui écrivit l'histoire de son temps de 1600 à 1660.

Pendant que Léon VI mourait à Paris et que les musulmans d'Egypte occupaient la Petite-Arménie, à l'exception de quelques points du Taurus qui sont toujours restés indépendants, Timour-Leng faisait son apparition avec ses hordes après avoir ravagé et conquis la Perse. L'Arménie n'échappa pas à ce nouveau fléau et se vit partagée entre la Perse et la Turquie quand le calme se fut fait. Depuis elle resta complètement isolée au milieu des peuples mahométans, en conservant sa langue et sa religion qui l'em-

pêchaient d'avoir aucune communication avec l'Europe chrétienne.

L'état de guerre continuel dans lequel se trouvèrent la Perse et la Turquie pendant de longues années empêcha l'Arménie de se remettre des invasions précédentes, et plus tard quand le territoire d'Etchmiadzine fit retour à la Porte Ottomane, la tolérance pratiquée par la Perse disparut et il fallut à chaque instant lutter pour la conservation des privilèges du Patriarchat, jusqu'au jour où, vers le milieu de notre siècle, Etchmiadzine devint une possession russe.

FIN.



Bayezid.

APPENDICE

I.

LE DOGME RELIGIEUX DES ARMÉNIENS ET LE COUVENT PATRIARCAL D'ETCHMIADZINE.

Voici, d'après le lazariste Eugène Boré, qui fut en même temps que théologien un arméniste distingué, l'exposé de la doctrine de l'Église arménienne, et l'historique des causes qui ont provoqué sa séparation de l'Eglise romaine.

« Le grand concile de Nicée, en condamnant l'arianisme, éclaira toute la chrétienté sur la question fondamentale mais difficile des deux natures en Jésus-Christ. Le symbole qu'il formule, adopté par les églises d'Orient et rapporté en Arménie par le fils de saint Grégoire, y fut attaqué sur le même point, malgré sa précision et sa clarté. Nestorius, qui reconnaissait avec l'Eglise deux natures en Jésus-Christ, s'éloigna de l'orthodoxie en concluant de la dualité des natures, la dualité des personnes. Son hérésie renouvelait toutes les erreurs d'Arius auquel il était contraire. L'Eglise se déclara pareillement contre lui et il fut anathématisé. Eutychès, l'adversaire le plus zélé du nestorianisme, fut conduit à l'erreur diamétra-

lement opposée à celle qu'il combattait si ardemment. En effet, en soutenant l'unité de personne, il en vint à proclamer l'unité de nature. Cette nouvelle hérésie, plus subtile et plus dangereuse que l'autre, parce qu'en paraissant glorifier la divinité de Jésus-Christ, elle aboutit à la négation de son humanité, se propagea avec une effrayante rapidité dans tout l'Orient. Les défenseurs ou partisans de l'unité de nature furent généralement désignés sous le nom grec de *monophysites*. En vérité tous ceux qui admettaient la nature *une* de Jésus-Christ n'étaient pas hérétiques par le fait même car nous voyons plusieurs Pères fort orthodoxes entendre par le mot de nature celui d'hypostase ou de substance et il est très certain que la substance du fils de Dieu est radicalement et essentiellement *une*. Cette distinction convient surtout à l'Arménie et elle peut servir à absoudre d'injustes accusations beaucoup de théologiens qu'on a classés parmi les monophysites.

» Le quatrième concile œcuménique de Chalcédoine (551) avait attaqué la doctrine d'Eutychès. Ses partisans réunis à ceux de Dioscore se répandirent dans l'Asie, répétant que, dans cette assemblée, on avait admis la dualité des personnes et renouvelé l'erreur de Nestorius. L'esprit de la nation arménienne était peu favorablement disposé à l'égard des Grecs qui étaient intervenus déjà plusieurs fois dans les affaires du pays, et dont la politique astucieuse était souvent aussi détestable que celle des Persans. On accueillit donc avidement les faux bruits semés par les émissaires des hérétiques, et le pape Léon qui avait convoqué le concile de Chalcédoine fut dépeint sous les plus noires couleurs. Vers l'an 596, le patriarche Abraham rassembla à Tauris, alors capitale du royaume, les évêques de l'Arménie au nombre de dix ; et là il s'éleva hautement contre le concile de Chalcédoine qui fut anathématisé.

» C'est ainsi que la nation arménienne fut poussée dans la voie du schisme. Depuis quatorze siècles ce schisme subsiste et bien que les Arméniens soient aussi opposés que l'Eglise

catholique à la personne d'Eutychès qu'ils rejettent comme hérétique, néanmoins par une contradiction déplorable, ils condamnent avec la même chaleur le pape Léon et le concile de Chalcédoine qui condamnèrent Eutychès.

» La liturgie subit, après le second concile de Tauris, une addition importante, laquelle est devenue un des principaux chefs d'accusation contre les dissidents. Il s'agit du *Trisagion*, hymne sacrée où le nom de *Dieu saint* est répété trois fois, et à la suite duquel on ajoute : *qui a été crucifié pour nous.* Pourquoi, disaient les Grecs, ne substituez-vous pas au nom de Dieu celui de Christ qui n'a souffert que comme homme et non comme Dieu ? Vous absorbez l'humanité dans la divinité, vous n'admettez qu'une seule nature, et conséquemment vous retombez dans l'erreur d'Eutychès.

» Certainement les dissidents ne suivent pas les erreurs d'Eutychès. Ils disent même hautement anathème à cet hérésiarque pour avoir soutenu que les deux natures après l'union se sont confondues ensemble pour n'en faire plus qu'une, ou que la divinité absorbe l'humanité. En quoi errent-ils donc relativement à l'incarnation ? C'est que, comme, suivant l'ancienne philosophie, par l'union physique, de notre corps et de notre âme, il se forme une seule nature, en sorte que ces deux parties de nous-même concourent ensemble à toutes nos actions, l'âme aux mouvements du corps, le corps aux mouvements de l'âme, ainsi ils prétendent que, par l'union hypostatique, la divinité et l'humanité en Jésus-Christ sont devenues un seul principe actif de toutes nos opérations, de manière que ses actions, je veux dire celles qui répondent aux nôtres, ne sont pas seulement dirigées par l'excellence qu'elles tirent de la divinité, mais encore parce qu'elles en émanent. Cette observation peut aussi convenir aux Cophtes et aux Ethiopiens et à la plus grande partie des iconoclastes. »

Le chef reconnu de la communion arménienne porte le nom de catholicos, il réside au couvent d'Etchmiadzine situé au sud de Tiflis et à quelques lieues d'Erivan. Le monastère d'Etchmiadzine possède une bibliothèque d'au moins quatre

mille manuscrits contenant chacun plusieurs ouvrages. Il a été visité plusieurs fois par des voyageurs, et en voici, d'après Tavernier, le grand explorateur de l'Orient, qui y passa au milieu du dix-septième siècle une description qui est encore vrai pour notre époque :

« Le premier lieu digne d'être remarqué en entrant en Perse par l'Arménie est celui qu'on appelle les Trois-Eglises à trois lieues d'Erivan, et ce sont trois monastères à quelque distance les uns des autres. Le plus grand et le plus beau est la résidence du grand patriarche des Arméniens ; il y en a un autre au midi qui n'est éloigné du premier que d'une portée de mousquet ; et un troisième à un quart de lieue de là vers le Levant, qui est un monastère de filles. Les Arméniens appellent ce lieu là *Etchmiadzin,* c'est-à-dire *Descente du Fils Unique,* qui est le nom de la principale église. Elle est dédiée à saint Grégoire pour lequel les Arméniens ont une grande vénération et on y voit une table de pierre, qui est, selon leurs mêmes chroniques, la pierre où Jésus-Christ se posait quand il apparaissait à saint Grégoire. Ceux qui entrent dans l'église vont baiser cette table en grande dévotion.

» C'est la coutume de tous les Arméniens, tant de ceux qui vont en Perse que de ceux qui en viennent par la route que je décris, d'aller faire leurs dévotions aux Trois-Eglises, et la caravane s'y arrête d'ordinaire cinq ou six jours, pendant lesquels ils se confessent et reçoivent l'absolution du Patriarche.

» Le Patriarche a sous lui quarante-sept archevêques, chaque archevêque a quatre ou cinq suffragants, avec lesquels il vit en communauté dans un couvent où ils ont la conduite de plusieurs moines. Dès qu'ils ont dit l'office et la messe, ce qui d'ordinaire est achevé à une heure du jour, ils vont tous travailler à la terre pour leur entretien. Le revenu du grand Patriarche est de six cent mille écus environ, et tous les chrétiens arméniens qui passent quinze ans lui doivent annuellement la valeur de cinq sols. Il y en a toutefois qui ne paient pas n'en ayant pas le moyen ; mais les riches suppléent à ce

défaut, et il y en a qui donnent jusqu'à deux ou trois écus. Tout cet argent ne demeure pas dans la bourse du Patriarche; il y a des années où il faut qu'il y ajoute de son épargne, et qu'il s'engage même pour le soulagement des pauvres Arméniens qui n'ont pas le moyen de payer le *carage*, c'est-à-dire le tribut annuel qu'ils doivent aux Princes mahométans qui les tiennent sous leur domination ; autrement il serait à craindre que la nécessité forçât ces pauvres gens à se faire mahométans, ou qu'ils ne fussent vendus avec leurs femmes et leurs enfants : à quoi le grand Patriarche apporte tout le remède qui lui est possible. Chaque archevêque lui envoie un écu de ce qui est nécessaire pour ce sujet dans l'étendue de sa juridiction et ainsi ce que le Patriarche prend d'un côté, il l'emploie de l'autre, ne profitant point en son particulier du revenu qu'il tire des quatre-vingt mille villages que l'archevêque de Saint-Etienne m'a assuré qu'il avait sous lui.

» A mon retour de Perse en 1655 je passai aux Trois-Eglises sur la fin de février. Notre caravane s'y arrêta onze jours, tant à cause des grandes neiges qui nous fermaient les chemins que parce que les Arméniens voulaient passer le carnaval et y faire leurs dévotions. Le lendemain de notre arrivée je fus visiter le Patriarche, et on me fit entrer dans une petite chambre où il était assis sur une natte à la mode du Levant, les jambes croisées comme nos tailleurs d'habits. Il y avait quatre archevêques et neuf évêques en même situation autour de la chambre, et entre ces évêques il s'en trouva un qui parlait assez bien l'italien. Le Patriarche me fit un très bon accueil et je demeurai avec lui environ trois heures. Il me témoigna qu'il aurait bien voulu voir quelque religieux français pour converser amicalement avec lui parce qu'il savait que la nation française est douce et civile et qu'au contraire l'italienne veut tout emporter de haute lutte. Nous étions sur ce discours lorsqu'il entra un moine du couvent, qui depuis vingt-deux ans n'avait parlé à qui que ce fut par une pénitence qu'il s'était imposée lui-même. Il n'y eût jamais d'homme plus hideux et plus décharné que ce moine, le Patriarche l'avait fait venir

exprès. Il usa de son autorité pour lui faire rompre ce long silence et lui ayant commandé de parler, il obéit à l'instant.

» Comme je voulais prendre congé du Patriarche, il fit apporter la collation qui consistait en du fromage, des poires, des pommes et une sorte d'oignons. Quand le tout fut mis sur le *Sofra*, qui est un cuir étendu par terre, le Patriarche fit une prière et bénit le pain, après quoi il le rompit et en donnant un morceau à chacun il n'en prit pour lui qu'une bouchée. Il bénit aussi le vin, mais il n'en but point et moi ayant mangé une poire et bu un coup, je pris congé du Patriarche et me retirai.

» Pendant le temps que la caravane demeura aux Trois-Eglises, le Patriarche me fit l'honneur de m'envoyer tous les jours du vin, des melons et d'autres fruits, et il y ajoutait souvent de bonnes truites de deux ou trois pieds de long.

» Le samedi, veille du dimanche gras, le Patriarche envoya inviter toute la caravane, maîtres et valets à venir à la messe le dimanche et à dîner ensuite dans le couvent. Ce dimanche là est aux Arméniens le dernier jour de leur carnaval et le lendemain ils commencent le carême. Le service achevé, tout le monde passa dans une longue galerie, voûtée de quinze à vingt pieds de large. De côté et d'autre il y a une table faite de plusieurs pierres de la longueur de la galerie, avec un banc de même le long du mur pour s'asseoir. A un des bouts de la galerie il y a une table de quatre pieds en carré, au dessus de laquelle il y a une voûte soutenue par quatre piliers qui prennent les quatre coins, et elle sert comme de dais à la table. Il y a en face une chaire pour le Patriarche d'où il peut voir tout le long de la galerie et deux autres à droite et à gauche pour deux archevêques, et la table et les chaises sont aussi de pierre. Les autres archevêques, les évêques, les moines et les convives étaient assis aux deux longues tables. On servit en tout quarante plats, mais chaque plat était si grand et si bien rempli que c'était tout ce qu'un homme pouvait porter. Pour ce qui est du Patriarche et des deux archevêques qui étaient à sa table, on ne leur servit qu'à chacun deux œufs avec quel-

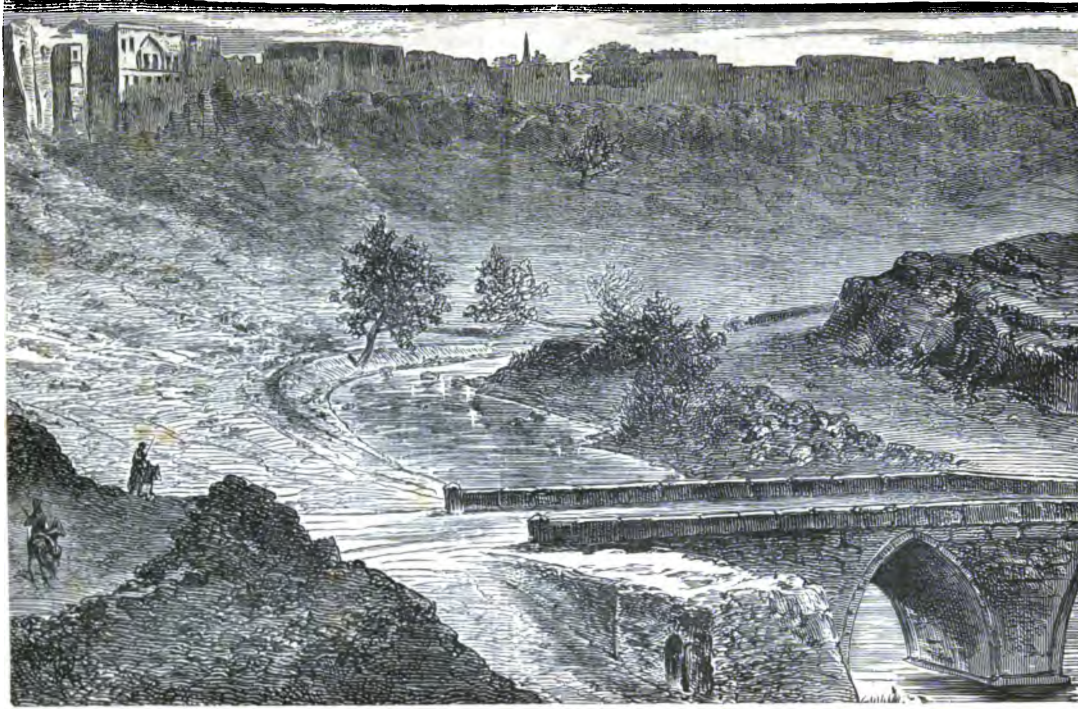
ques herbes de même qu'aux autres archevêques qui étaient à la table des conviés.

» Sur la fin du repas un évêque avec un papier en sa main et un écritoire vint le long des tables d'un à l'autre demander ce qu'on voulait donner pour l'église chacun donnant selon sa dévotion. L'évêque ne fait alors qu'écrire le nom des conviés, et la qualité du présent qu'ils veulent faire, de quoi ils s'acquittent le lendemain. Pour moi je fis écrire à l'évêque quatre tomans qui passent soixante écus à condition que le lendemain à l'issue de l'office on ferait prier pour mon Roi et pour monseigneur le duc d'Orléans à qui j'avais l'honneur d'appartenir. Sur cela il ne me répondit rien, mais il fut trouver le Patriarche qui le renvoya aussitôt pour me dire qu'encore que je ne leur donnasse rien ils étaient tenus de prier Dieu pour le premier roi chrétien, pour Monsieur le duc d'Orléans et pour toute la famille royale.

» L'évêque ayant achevé d'écrire enleva les viandes et le Patriarche rendit grâces ; puis on apporta des fruits et quantité de melons. Peu de temps après on sonna les vêpres et nous fûmes tous à l'église, car nous ne sommes plus en Turquie où on ne souffre point de cloches aux chrétiens, le roi de Perse leur permet tout et il y en a dans toutes les églises des Arméniens qui ont moyen d'en faire venir de la chrétienté.

» Les vêpres finies, le Patriarche m'envoya quérir, pour me dire que ce n'était pas leur coutume de se divertir ce jour-là plus qu'un autre jour, mais qu'il savait bien que les chrétiens d'Europe faisaient de grandes réjouissances, et qu'il voulait aussi que moi et tous les autres marchands qui allaient en chrétienté eussions le divertissement d'un combat de buffles.

» Pour voir ce combat on nous mena dans une grande place fermée de murailles, où il y avait huit de ces buffles. Pour les irriter l'un contre l'autre on leur montra un drap rouge, ce qui les fit entrer d'abord en une telle fureur qu'aux premiers coups de corne il y en eut deux qui demeurèrent sur la place et il n'y en eut aucun des autres qui ne fût estropié. Le combat achevé on apporta quantité de bois qu'on entassa l'un sur



La forteresse d'Erivan et le Pont rouge.

l'autre comme l'on fait en France la veille de la Saint-Jean. Après que le bois fut rangé, un des archevêques présenta un cierge de cire blanche à tous les assistants qui lui dirent ce qu'ils donneraient le lendemain pour la cire. Les cierges allumés et chacun tenant le sien en la main, le Patriarche avec un bâton fait en manière de crosse d'évêque marcha en chantant un hymne et suivi de tous les ecclésiastiques et séculiers fit trois fois le tour de la pile. Comme il était question d'y mettre le feu, un des marchands dit que pour avoir cet honneur il donnerait une certaine quantité d'huile pour les lampes de l'église, un autre vint enchérir sur lui et en promit davantage, un troisième en offrit encore au-delà de ce dernier et enfin l'honneur d'y mettre le feu fut au plus offrant. Aussitôt chacun éteignit son cierge pour le garder fort soigneusement parce qu'ils tiennent pour une chose certaine que, quand ils sont sur mer et un orage survient, en allumant un de ces cierges et le jetant à la mer après avoir dit quelque prière la tempête cesse aussitôt. La cérémonie achevée on sonna la cloche, ils retournèrent à l'église et après chacun se retira. Toute la nuit, les Arméniens maîtres et valets ne manquèrent pas de boire pour finir le carnaval, tandis que de son côté le Patriarche prit le soin de faire parer l'église de ses plus beaux ornements. »

II.

LES ASSISES D'ANTIOCHE ET LES PRIVILÈGES COMMERCIAUX DES MARCHANDS DE MONTPELLIER.

Tant que l'Arménie était restée sous la domination de maîtres étrangers elle n'avait jamais possédé un recueil de lois et il

est probable qu'on appliquait celles du peuple dominant combinées avec les usages anciens ou locaux. Toutefois après la chute des différents royaumes de la Grande-Arménie arrivée à la suite des invasions des Turks, un prince albanais, du nom de Vakhtang, qui avait conservé quelque indépendance dans l'Artsakh, obtint, à force de prières, d'un savant religieux du couvent de Kedig, nommé Mekhitar Koche, qu'il compilât un recueil de lois à l'usage des tribunaux. Au bout d'un an, Mekhitar avait achevé son œuvre dont il avait puisé les matériaux dans les Lois de Moïse, les canons ecclésiastiques, et les différents codes byzantins. Il y avait introduit également quelques usages propres à l'Arménie. Quant au reste il avoue l'avoir tiré de son propre fonds.

Le code de Mekhitar fut adopté presqu'universellement et en fort peu de temps le connétable Sempad s'empressa d'en faire une refonte qui devint le code vulgaire des cours ordinaires de la Petite-Arménie. Mais cet ensemble de lois n'était pas celui qui convenait à la haute cour des barons : aussi Sempad n'hésita-t-il pas un seul instant et traduisit intégralement pour l'usage de la haute cour les *Assises d'Antioche* dont le texte français est aujourd'hui perdu. Le manuscrit complet des *Assises d'Antioche* a été retrouvé à Constantinople il y a quelques années dans la famille de M. *Manoug Aslan* et le Père Léonce Alischan, un des plus savants docteurs de la congrégation des mékhitaristes de Saint-Lazare de Venise en a publié en 1876 une édition suivie d'une traduction française qu'il a dédiée à l'Institut de France. Dans sa préface, Sempad nous fait connaître le but qu'il a poursuivi en traduisant ces lois et il nous expose comment il les a demandées au prince et à la cour d'Antioche qui les lui ont fait parvenir. « Après beaucoup de recherches, dit-il, j'ai trouvé ce livre et me suis appliqué beaucoup à le traduire. La traduction achevée, je l'ai renvoyé avec l'original à la cour d'Antioche afin qu'on le confrontât. La cour a affirmé par ses signatures et ses témoignages que la traduction est exacte et correspond mot à mot à l'original. Or si quelqu'un veut vraiment se régler suivant cette Assise et

ces lois, c'est là la véritable Assise d'Antioche. » La déclaration du connétable est trop claire et trop nette pour qu'il soit permis d'en douter et l'on peut dire aujourd'hui que, grâce à lui, la France possède une traduction faite sur le texte primitif des *Assises d'Antioche* alors que nous n'avons qu'une seconde rédaction refondue par Jean d'Ibelin des *Assises de Jérusalem.*

Indépendamment des relations établies entre le comté d'Antioche et la cour de Sis, de nombreux échanges commerciaux s'effectuaient continuellement dans les ports et les principales villes de la Cilicie devenue l'entrepôt naturel des marchandises transportées d'Europe en Orient ou de celles venues d'Asie à destination d'Europe. De bonne heure, les Génois et les Vénitiens connurent le chemin du port d'Aïas, et le trafic qu'ils firent fut bientôt si considérable que beaucoup d'entre eux s'installèrent complètement en Arménie pour pouvoir plus facilement se transporter à Iconium avec leurs marchandises, ou pour se rendre en Perse avec les caravanes. De puissantes maisons de commerce avaient en Arménie leurs représentants et, à partir de Léon II, qui fut le premier à concéder des privilèges aux commerçants génois, les Vénitiens, les Pisans, les Siciliens, les Provençaux et les marchands de Montpellier obtinrent les leurs tour à tour. Quatre de ces privilèges émanés de la chancellerie royale et écrits en langue arménienne sont encore conservés aujourd'hui dans les archives des villes de Gênes, Messine et Montpellier. Trois de ces privilèges, les deux de Montpellier et celui de Messine ont été traduits et publiés en fac-simile par l'éminent orientaliste Ed. Dulaurier, mort récemment. Voici d'après ce savant la traduction des deux privilèges concédés aux marchands de Montpellier par Oschin en 1314 et par Léon en 1323.

Recto. — « En vertu du sublime commandement du Roi :

» Sache baron Oschin Khaments, proximos, que nous te donnons l'ordre suivant : Les marchands de Montpellier tant ceux qui résident à Aïas que ceux qui, dans la suite, iront et

viendront pour trafiquer dans notre pays, gardé par Dieu, jouiront à Aïas du privilège suivant : A la douane de cette ville, sur les marchandises qu'ils vendront ou achèteront, ils paieront deux pour cent seulement. Aie ceci pour entendu.

» En l'année 763 de la grande ère, le 8 Janvier.

» *Signé* : OSCHIN, Roi. »

Verso. — « De la part de moi Oschin Ehaments, proximos, sache, sire Thomas Mikhaïlents, préposé en chef de la douane d'Aïas, que tu aies à recevoir le commandement sublime signé de la main du Roi et à le faire exécuter aux balances de la douane, et agis en conséquence de ce qui est relaté et prescrit d'autre part. »

On se rappelle que lorsque Léon V arriva au trône la situation de la Cilicie, attaquée incessamment par les Egyptiens, était des plus mauvaises. Aïas même était tombé aux mains des Mameluks, et ce fut au milieu de ces circonstances difficiles que Léon confirma le privilège précédent afin de ramener dans ses Etats le commerce qui s'éloignait chaque jour davantage.

Recto. — « En vertu du commandement sublime du roi.

» Sache baron Petros, proximos, que les marchands de Montpellier nous ont remis le privilège que notre père défunt en J.-C. leur avait concédé, privilège que nous avons vu et (qui porte) que, soit à Aïas soit dans tout autre partie de notre pays gardé par Dieu, où ils iront et viendront pour le commerce qu'ils font à Aïas, ils nous payeront comme droits, à la douane de cette ville, sur les marchandises qu'ils achèteront ou vendront, deux pour cent seulement. Nous t'enjoignons de veiller au maintien du privilège que notre père leur a accordé. Aie ceci pour entendu.

» Le 16 de mars 4 année de l'ère et 770 de la grande ère.

» Fais mettre cet écrit en forme de privilège. »

Verso. — « Nous, Hethoum, chambellan, et Hethoum, sénéchal, nous avons notifié les volontés du Roi.

» *Signé :* — HETHOUM. *Signé :* — HETHOUM. »

« De la part de moi, Petros.... proximos, sache, baron Costants, préposé en chef de la douane d'Aïas, que tu aies à recevoir le commandement sublime du Roi, signé de sa main et que les baïles ont contresigné, à le faire exécuter aux balances de la douane, et à agir comme il est prescrit d'autre part. »

Malheureusement pour l'Arménie, ces privilèges qui, à une époque de paix et de sécurité, auraient attiré une grande quantité de marchands, restèrent sans effet au milieu des catastrophes de toute nature qui marquèrent la fin du royaume. Bientôt même les Génois et les Vénitiens n'usèrent plus de leurs traités avec l'empereur d'Iconium et quand les Mameluks se furent rendus maîtres de la Cilicie, les navires des marchands européens oublièrent la route de l'Orient, le port d'Aïas s'ensabla et, encore de nos jours, cette contrée, qui fut, il y a cinq siècles à peine, populeuse et bien cultivée, n'offre plus au voyageur que des ruines et des solitudes et, à la place des ports où se pressaient les navires de dix peuples divers, les atterrissements ont créé des lagunes désolées et pestilentielles.

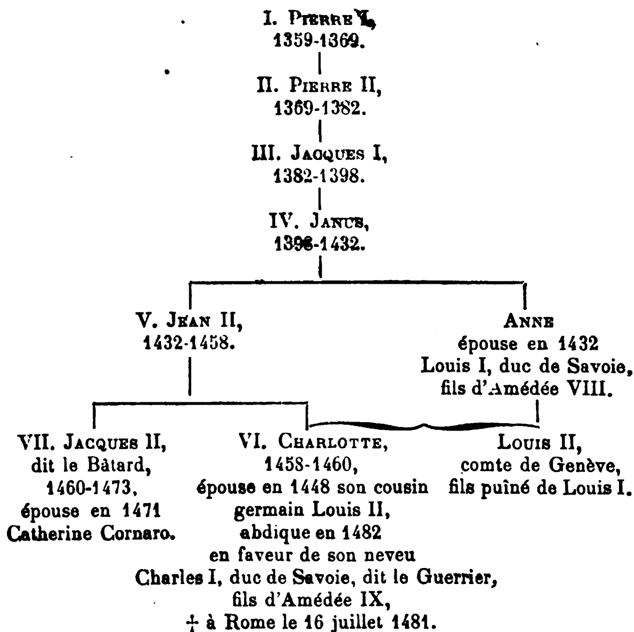
III.

TABLEAU GÉNÉALOGIQUE DES DERNIERS LUSIGNANS, ROIS DE CHYPRE, DE JÉRUSALEM ET D'ARMÉNIE.

Après la mort du dernier roi d'Arménie, le titre ne fut pas perdu et passa aux Lusignans de Chypre pendant que le royaume de la Petite-Arménie tombait sous la domination des musulmans d'Egypte. En 1394 Jacques I, roi de Chypre, de

la famille des Lusignans, se fit couronner roi d'Arménie et reconnaître en cette qualité par les Arméniens de Cilicie. La couronne d'Arménie se transmit dans cette famille sans interruption jusqu'à l'extinction complète des Lusignans de Chypre et passa ensuite dans la maison de Savoie où elle est encore de nos jours.

Voici la généalogie des princes Lusignans, rois de Chypre, de Jérusalem et d'Arménie (Voir M. Ed. DULAURIER, *Documents arméniens des Croisades*, tome I, page CXVII).



Comme on le voit par ce tableau, les deux derniers souverains de Chypre et d'Arménie appartenant à la famille des Lusignans sont Charlotte et Jacques II, fils bâtard de Jean II.

La république de Venise, dans un intérêt commercial et pour maintenir son influence en Orient, fit épouser en 1471 à Jacques II une noble vénitienne, Catherine Cornaro. Mais Jacques II ne tarda pas à mourir et son fils unique mourut aussi à l'âge de trois ans. Catherine Cornaro transmit à la république de Venise ses droits sur la couronne de Chypre par acte authentique et comme les Vénitiens furent plus expéditifs que leurs concurrents de la maison de Savoie, ils mirent les mains sur Chypre qu'ils gardèrent jusqu'à l'arrivée des Turcs. Quant à Charlotte, après avoir été chassée par Jacques II, son frère naturel, elle épousa son cousin-germain Louis II et abdiqua plus tard en 1482, en faveur de son neveu Charles I, duc de Savoie, par lequel le titre de roi de Chypre, d'Arménie et de Jérusalem s'est transmis dans la maison de Savoie. Comme on le voit, la famille des Lusignans s'éteignit aussi complètement que celle des Hethoumiens, car il serait difficile que le seul enfant mâle et bâtard de Jacques II, mort à l'âge de trois ans, ait pu lui-même avoir un héritier.

IV.

LES MÉKHITARISTES ET LES ÉTUDES ARMÉNIENNES EN EUROPE ET EN FRANCE.

L'état de guerre continuel dans lequel se trouvèrent la Turquie et la Perse pendant de longues années n'était guère favorable au développement des études littéraires et à la sécurité des monastères, aussi ce fut en Europe que vint chercher asile un homme à l'initiative et à la persévérance duquel on doit la fondation d'un établissement religieux aussi connu des Arméniens que le patriarcat d'Etchmiadzine, et qui est

encore aujourd'hui comme à son origine le foyer intellectuel de l'Arménie. Mekhitar était né vers la fin du dix-septième siècle, à Sivas, l'antique Sebaste dans l'Asie-Mineure, et de bonne heure il montra pour l'étude les plus remarquables dispositions ; dès l'âge de quinze ans il prit l'habit religieux et reçut le titre de diacre. Prêtre à vingt ans, il parcourut l'Asie-Mineure essayant de répandre parmi ses compatriotes les lumières de la science. Bientôt il fut préoccupé par une idée qu'il essaya plus tard de résoudre, et il entreprit de parvenir à la réunion de l'Eglise de Rome et du patriarcat arménien. Ce fut en 1700 qu'il quitta sa patrie avec quelques disciples avec le but d'aller fonder une congrégation qui poursuivrait la tâche si difficile d'apporter à l'Arménie l'instruction qui lui était nécessaire. Après un séjour de quelque temps à Constantinople où il imprima ses premiers livres, dont notamment une imitation de Jésus-Christ, Mekhitar, en lutte aux persécutions de la jalousie, fut obligé de partir, et fixa pour lieu de rendez-vous à ses compagnons la ville de Modon en Morée alors au pouvoir des Vénitiens. Les autorités vénitiennes accueillirent avec bienveillance Mekhitar et ses compagnons et peu de temps après la congrégation était installée, et le pape Clément XI confirmait son existence et donnait à la communauté la règle de saint Benoît substituée à celle de saint Antoine, primitivement admise. La congrégation se développait en paix et déjà Mekhitar, que le Pape avait désigné comme abbé, pouvait croire son œuvre bien établie quand une formidable invasion des Turcs en Morée vint détruire toutes les espérances des religieux. Il fallut s'embarquer au plus vite et obtenir à force de prières qu'on les emmenât à Venise où ils arrivèrent au mois d'avril 1715. Les démarches que firent les exilés auprès du gouvernement de la République ne tardèrent pas à aboutir, et le 8 septembre 1717, le Sénat concéda à perpétuité à Mekhitar et à ses compagnons l'île de Saint-Lazare, située au-delà de la pointe de la Giodecca et de la lagune. Cette île avait été au douzième siècle achetée par la république pour y construire une léproserie, mais quand la lèpre eut disparu

l'île fut abandonnée, les bâtiments disparurent et il fallut l'arrivée des moines arméniens pour qu'on songeât à l'utiliser à leur profit. Les moines s'installèrent dans les ruines où l'abbé fit faire les réparations les plus urgentes avant que l'on pût élever des constructions nouvelles. Les bâtiments du monastère tels qu'ils sont aujourd'hui furent complètement terminés en 1740 et Mekhitar mourut neuf ans après en 1749. Il fut enterré dans l'église même et depuis ce temps les religieux de Saint-Lazare ont pris le nom de mékhitaristes. Les soins donnés à la construction du monastère n'avaient pas empêché Mekhitar de poursuivre la réalisation de ses desseins et de bonne heure une imprimerie avait été installée à Saint-Lazare et chaque année paraissaient de nouvelles traductions en arménien d'ouvrages de piété, de théologie ou de science, qu'on envoyait ensuite à Constantinople ou en Asie.

Les compagnons de Mekhitar continuèrent son œuvre sous la direction d'Etienne Melchior, de Constantinople, qui fut désigné pour son successeur. Ce fut aussi peu de temps après que quelques mékhitaristes se séparèrent de la congrégation de Saint-Lazare et allèrent fonder à Vienne, en Autriche, un autre établissement qui poursuit le même but moral et religieux que celui de Venise et en diffère seulement sur quelques points de discipline intérieure.

La conquête d'Italie, par le général Bonaparte, vint de nouveau mettre en question l'existence de la congrégation, car un décret supprimait tous les couvents. Saint-Lazare échappa à cette mesure d'ordre général en se transformant en académie arménienne, ce qui fut facile avec la direction scientifique donnée aux travaux des membres de l'ordre. Depuis cette époque, l'académie arménienne de Saint-Lazare de Venise a continué à exister et à se développer avec l'ordre lui-même.

Depuis leur fondation, les mékhitaristes ont publié un grand nombre de volumes et les ouvrages sortis de leurs presses sont célèbres en Europe et en Orient, pour la beauté des caractères, la correction et le bon choix des textes. La plupart des auteurs modernes connus en Europe ont été par eux traduits

et publiés, ils impriment du reste chaque jour des ouvrages de science, de mathématique, d'histoire et de géographie qui sont ensuite transportés en Orient où ils répandent les connaissances du monde civilisé. La littérature nationale n'a pas été oubliée et c'est encore aux mékhitaristes que l'on doit d'avoir publié la plupart des histoires et des historiens et des auteurs arméniens dont les éditions imprimées à Constantinople, à Jérusalem ou à Bombay, sont presque introuvables. Au nombre des travaux littéraires dus aux religieux eux-mêmes, il faut signaler le Dictionnaire de l'académie arménienne de Saint-Lazare, immense répertoire de tous les mots connus de l'idiome national, le dictionnaire arménien littéral-vulgaire et vulgaire-littéral imprimé déjà au siècle dernier qui est d'une importance capitale pour la connaissance de l'arménien et aussi le dictionnaire arménien-italien dû au Père Tchaktchak. Les études historiques ont eu aussi leur part et sont représentées avec honneur par le Père Tchamitch qui a écrit en trois volumes l'histoire nationale de l'Arménie, et par le Père Luc Indjidji, auteur d'un immense travail sur les antiquités et la géographie de l'Arménie. De nos jours le Père Léonce Alischan, qui a publié tout récemment encore les Assises d'Antioche avec une traduction française, a écrit aussi plusieurs volumes d'une grande érudition sur la géographie ancienne de l'Arménie. Il serait trop long d'énumérer ici tous les travaux qui appartiennent aux mékhitharistes, et qui mériteraient d'être étudiés plus en détail, et il suffit d'en avoir signalé quelques-uns pour que l'on puisse juger de l'importance de leur œuvre.

La fondation de la colonie arménienne de Saint-Lazare n'est pas la seule tentative qui se soit produite en Europe, dans les derniers siècles, dans le but de publier les auteurs arméniens ou des traductions d'auteurs européens destinés à l'Asie. Au dix-septième siècle, l'évêque Osgan établit des presses à Amsterdam, pour l'impression de l'arménien et édita la Bible et divers autres ouvrages devenus très rares aujourd'hui. Vers le même temps, Mathieu Vanantetzi imprimait différents ouvrages à Marseille, mais ses presses furent brisées à l'insti-

gation des jésuites qui prétendirent que ses ouvrages contenaient des propositions hérétiques. Ce fut à peu près à la même époque que l'évêque Daniel de la colonie arménienne de Djulfa près de Teheran, adressa à Louis XIV une lettre pour implorer sa protection et dans laquelle il donnait un exposé de la foi arménienne. Cette lettre excessivement curieuse est aujourd'hui conservée aux départements des manuscrits, à la Bibliothèque Nationale où elle m'a été signalée par le savant Vartabed d'Etchmiadzine Vahan Bastamiantz, lors de son séjour à Paris, il y a quatre ans. Elle est admirablement calligraphiée et ornée de miniatures peintes à la main avec beaucoup de goût et de finesse. Malgré tout, Louis XIV retira sa protection aux Arméniens qui durent transporter leur imprimerie en Hollande où ils éditèrent plusieurs ouvrages. Du reste on commençait à rencontrer des imprimeries arméniennes dans toutes les grandes villes de l'Europe, en même temps que des écoles s'ouvraient à Etchmiadzine et à Leupol en Pologne, où réside encore une importante colonie arménienne.

La publication des chefs-d'œuvre de la littérature arménienne au XVIIe siècle en favorisa et en développa la connaissance, et si au XIVe siècle on ne rencontre qu'un seul arméniste Barthélemy de Bologne, la liste devient plus longue au XVIIe et au XVIIIe siècles. En 1680, le Prussien Acoluth publia à Leipsig le premier ouvrage où l'on rencontre un essai de grammaire; avant lui l'imprimerie de la Propagande avait aussi publié quelques alphabets. Postérieurement on peut citer Aug. Pfeiffer, Schrœder dont le Dictionnaire parut à Amsterdam en 1711. Galanus et Rivola avaient aussi publié l'un en 1645 une grammaire, l'autre un dictionnaire arménien-latin en 1633. La première édition de Moïse de Khorène suivie d'une traduction latine par les frères Wisthon parut à Londres au siècle dernier.

En France l'arménien était étudié par Jacques Villote qui publiait, en 1714, un dictionnaire latin-arménien, et plus tard par La Croze et Villefroy, et au commencement de ce siècle par Bellaud, Cirbied et Saint-Martin, dont les mémoires

historiques et géographiques sur l'Arménie sont restés un des plus beaux monuments scientifiques de notre époque. Dans la liste des arménistes français qui suivirent Saint-Martin, il faut signaler Levaillant de Florival et surtout le lazariste Eugène Boré.

Après eux, un savant qui avait été élève de Silvestre de Sacy, Edouard Dulaurier, reprenant la traduction de Saint-Martin, « et frappé, comme il le dit lui-même, de l'état de dépérissement qui menaçait l'une des plus belles branches de la littérature orientale, prit la résolution de l'en faire sortir ». Il étudia avec les mékhitaristes et quelques années plus tard les recueils les plus estimés accueillaient ses travaux sur la littérature, la philologie, la linguistique et l'histoire de l'Arménie. D'un autre côté, des publications de tous genres et d'un grand mérite consacrèrent la réputation de cet éminent orientaliste dont la science déplore la perte récente. On lui doit entre autres ouvrages une Chronologie arménienne technique et historique, un volume in-folio de documents arméniens relatifs aux croisades, une traduction de Mathieu d'Edesse et de son continuateur. La liste de ses autres travaux serait trop longue à énumérer ici, et il nous suffit d'avoir signalé quelques-uns des plus importants.

A la même époque un autre Français, Brosset Jeune, qui a aussi laissé sur l'arménien des travaux estimables, s'adonnait à l'étude du géorgien, dont la littérature conserve un grand nombre de documents relatifs à l'histoire de l'Arménie. Un autre savant mort trop jeune et avant d'avoir pu donner tout ce qu'il promettait, Évariste Prud'homme, a laissé aussi plusieurs traductions, d'un grand mérite tant pour leur exactitude que pour l'érudition des notes qui les accompagnent.

Langlois a aussi publié une collection d'auteurs arméniens traduits en français, et en Belgique M. Félix Nève a publié différents travaux sur la littérature et la théologie arméniennes.

En Russie, plusieurs Arméniens de nation professent de nos jours avec éclat à Moscou et à Saint-Pétersbourg, ou bien font partie de l'académie des sciences de cette dernière

ville. Parmi eux il faut signaler MM. Emine, Esof et Patkanof.

L'Allemagne possède aussi plusieurs arménistes, parmi lesquels M. Hubschman, Lagarde, Lauer, et surtout l'éminent linguiste Frédéric Muller, professeur à l'université de Vienne.

Enfin j'ai publié dans le *Journal Asiatique,* il y a deux ans, la traduction d'une hagiographie arménienne, et dans la *Revue de Linguistique* plusieurs articles sur le géorgien, dont j'ai fixé définitivement les caractères linguistiques. Ces essais avaient été approuvés par mon cher et vénéré maître Ed. Dulaurier, dont je reste le seul élève et, depuis lors, l'étude du géorgien m'a conduit à reconnaître l'importance capitale qu'il a pour la connaissance de l'arménien, et j'ai voulu, avant que de publier une grammaire arménienne qui aurait manqué de base scientifique et de méthode, déterminer entièrement ce qui appartient au géorgien.

L'ensemble de ces travaux résume, chez nous, l'état des études arméniennes et géorgiennes, car depuis la mort de M. Ed. Dulaurier l'arménien a cessé d'être enseigné en France.

FIN DE L'APPENDICE

TABLE DES CHAPITRES

APPENDICE

VERSAILLES, IMPRIMERIE CERF ET FILS, RUE DUPLESSIS, 59.

12

LIBRAIRIE LÉOPOLD CERF

13, RUE DE MÉDICIS, 13

NOUVELLE COLLECTION ILLUSTRÉE

A 1 FR. LE VOLUME

(Ouvrages parus ou sous presse)

Le Siège de Belfort, par L. Dussieux, professeur honoraire à l'École Saint-Cyr.

Tableau de la littérature anglaise, par Léon Boucher, professeur à la Faculté des Lettres de Besançon.

Les Races humaines, par Abel Hovelacque, professeur à l'École d'anthropologie.

L'Espagne des Goths et des Arabes, par Léon Geley, professeur au Lycée de Vanves.

Les Basques et le pays basque, par Julien Vinson, professeur de l'Enseignement supérieur à Paris.

L'Arménie et les Arméniens, par J.-A. Gatteyrias.

L'Armée romaine, par Léon Fontaine, professeur à la Faculté des Lettres de Lyon.

La Monnaie, *histoire de l'or, de l'argent et du papier*, par A. Dalsème, ancien élève de l'École polytechnique.

Les grandes Époques du commerce de la France (1re partie), par H. Pigeonneau, professeur à la Faculté des Lettres de Paris.

VERSAILLES. — IMPRIMERIE CERF ET FILS, 59, RUE DUPLESSIS.

